

UNIVERSITÉ CLAUDE BERNARD - LYON  
U. E. R. DE MÉDECINE LYON SUD-OUEST  
.....

Année 1977 N° 228

TITRE DE LA THÈSE

"LA PENSÉE VIDE"

THÈSE

Présentée

à l'Université Claude Bernard LYON

et soutenue publiquement le 3 Juin 1977

pour obtenir le grade de Docteur en Médecine

Par

Mireille MÉREL née COMBES

Née le 1<sup>er</sup> Juin 1948

à HAYANGE (Moselle)







UNIVERSITÉ CLAUDE BERNARD - LYON

U. E. R. DE MÉDECINE LYON SUD-OUEST

Année 1977 N°

TITRE DE LA THÈSE

**"LA PENSÉE VIDE"**

THÈSE

Présentée

à l'Université Claude Bernard LYON

et soutenue publiquement le 3 Juin 1977

pour obtenir le grade de Docteur en Médecine

Par

Mireille MÉREL née COMBES

Née le 1<sup>er</sup> Juin 1948

à HAYANGE (Moselle)

UNIVERSITÉ CLAUDE BERNARD - LYON  
U. E. R. DE MÉDECINE LYON SUD-OUEST

Année 1977 N°

TITRE DE LA THÈSE

"LA PENSÉE VIDE"

THÈSE

Présentée

à l'Université Claude Bernard LYON

et soutenue publiquement le 3 Juin 1977

pour obtenir le grade de Docteur en Médecine



137

Mireille MEREL née COMBES

Née le 1<sup>er</sup> Juin 1948

à HAYANGE (Moselle)

UNIVERSITE CLAUDE BERNARD - LYON 1  
-----

Président : Mr le Professeur D. GERMAIN

Premier Vice-Président : Mr le Professeur EL BAZ

Deuxième Vice-Président : Mr B. ROUSSET - Chercheur

Troisième Vice-Président : Mr R. LOPEZ - Etudiant

Secrétaire Général de l'Université : Mr J. RAMBAUD -  
Administrateur civil

Unités d'Enseignement et de Recherche (U.E.R.)

U.E.R. de Médecine GRANGE-BLANCHE : Mr le Docteur B. SALLE  
Maître de Conférences

U.E.R. de Médecine ALEXIS CARREL : Mr le Professeur R. MORNEX

U.E.R. de Médecine LYON NORD : Mr le Dr J.P. NEIDHARDT  
Maître de Conférences

U.E.R. de Médecine SUD OUEST : Mr le Pr J. NORMAND

U.E.R. des Sciences Pharmaceutiques : Mr le Pr C.A. BIZOLLON

U.E.R. des Techniques de Réadaptation : Mr A. MORGON  
Maître de conférences

U.E.R. de Biologie Humaine : Mr J.P. REVILLARD  
Maître de Conférences

U.E.R. d'Education Physique et Sportive : Mr A. MILLON  
Professeur EPS

U.E.R. des Sciences Odontologiques : Mr le Dr R. VINCENT

U.E.R. de Mathématiques : Mr le Pr E. COMBET

U.E.R. de Physique : Mr le Pr J. DELMAU

U.E.R. de Chimie Biochimie : Mr le Pr J. HUET

U.E.R. des Sciences de la Nature : Mr le Pr R. GINET

U.E.R. des Sciences Physiologiques : Mle le Pr J.F. WORBE

U.E.R. de Physique Nucléaire : Mr le Pr M. GUSAKOW

I.U.T. 1 : Mr le Professeur B. POUYET

I.U.T. 2 : Mr J. GALLET, Directeur ENSAM

Observatoire de Lyon : Mr G. MONNET, Astronome Adjoint

U.E.R. de Mécanique : Mle le Professeur G. COMTE-BELLOT



UNIVERSITE CLAUDE BERNARD

U.E.R. DE MEDECINE LYON SUD-OUEST

PROFESSEURS TITULAIRES

=====

|                    |                                                         |
|--------------------|---------------------------------------------------------|
| Mrs AIMARD Gilbert | Neurologie                                              |
| BRUN Jacques       | Clinique Pneumo-<br>Phtisiologique                      |
| COLOMB Daniel      | Dermatologie                                            |
| GUILLEMIN Georges  | Clinique Chirurgicale                                   |
| LATARJET Michel    | Clinique Chirurgicale                                   |
| MAYER Marcel       | Cancérologie                                            |
| NORMAND Jean       | Cardiologie                                             |
| NOTTER Armand      | Gynécologie Obstétrique                                 |
| PINET Edouard      | Radiologie                                              |
| PLAUCHU Marcel     | Endocrinologie et<br>Médecine Interne                   |
| ROBERT Jacques     | Chaire de Génétique<br>Médicale                         |
| TOLOT François     | Médecine Interne<br>Médecine du Travail                 |
| VACHON Alphonse    | Clinique Médicale<br>Maladies de l'appareil<br>digestif |
| VINCENT Daniel     | Chaire de Biochimie<br>appliquée                        |

PROFESSEURS SANS CHAIRE

=====

|                       |                                              |
|-----------------------|----------------------------------------------|
| Mrs BRAILLON Georges  | Anatomie                                     |
| GILLY Robert          | Pédiatrie                                    |
| LAPRAS Claude         | Neuro-Chirurgie                              |
| LOUISOT Pierre        | Biochimie                                    |
| MORET Robert          | Biophysique                                  |
| PERRIN FAYOLLE Max    | Pneumo-Phtisiologie                          |
| SITE Jean             | Mathématiques -<br>Statistiques-Informatique |
| VIALLIER-RAYNARD Jean | Bactériologie-Virologie                      |



MAITRES DE CONFERENCES AGREGES

=====

|                            |                                              |
|----------------------------|----------------------------------------------|
| Mrs ARCHIMBAUD Jean Pierre | Urologie                                     |
| BERARD Philippe            | Chirurgie Générale                           |
| BERTRAND Jean Louis        | Maladies infectieuses                        |
| Mme BONNET Mireille        | Ophtalmologie                                |
| Mrs BOUVIER Maurice        | Rhumatologie                                 |
| CABANAC Michel             | Physiologie                                  |
| CROISILLE Marc             | Radiologie                                   |
| DE VILLARD Régis           | Neuro-Psychiatrie                            |
| DUBOIS Paul                | Histologie                                   |
| HAGUENAUER Jean-Paul       | O/R/L                                        |
| JEANNEROD Marc             | Médecine Expérimentale                       |
| JOUVENCEAUX André          | Hémobiologie                                 |
| LAIR Jacques               | Stomatologie                                 |
| LEVRAT Roger               | Médecine Interne                             |
| LOMBARD PLATET Roger       | Séméiologie Chirurgicale                     |
| MICHEL Albert              | Anesthésiologie                              |
| MOLLARD Pierre             | Chirurgie Infantile                          |
| PALIARD Pierre             | Séméiologie Médicale                         |
| REBOUILLAT Jacques         | Chirurgie Générale                           |
| REVILLARD Jean Pierre      | Néphrologie                                  |
| ROCHET Michel              | Anatomie Pathologique                        |
| ROMAGNY Gabriel            | Pédiatrie                                    |
| TERMET Hubert              | Chirurgie Thoracique et<br>Cardio-Vasculaire |
| TETE Roger                 | Médecine Interne                             |
| THOULON Jean Marie         | Gynécologie Obstétrique                      |
| TOUBOUL Paul               | Cardiologie                                  |
| TRILLET Marc               | Neurologie                                   |



A Jean-Pierre

A Pierre

A mon père, à ma mère

A ma famille

A ma belle-famille

A mes amis



A Monsieur le Docteur A. BECACHE.

Nous avons bénéficié de son enseignement lors d'une année d'internat passée dans son service de l'hôpital du Vinatier puis à la Mutuelle Générale de l'Education Nationale.

Il a inspiré ce travail et orienté nos recherches ;  
Qu'il trouve dans cette thèse le témoignage de notre reconnaissance.



Aux membres de notre Jury.

- Monsieur le Professeur J. GUYOTAT
- Monsieur le Professeur COLIN
- Monsieur le Professeur agrégé J. HOCHMANN
- Monsieur le Professeur agrégé M. MARIE-CARDINE

Ils ont accepté avec bienveillance d'être nos juges.

Leur expérience psychiatrique fait que leur point de vue aura pour nous un intérêt tout particulier.

Nous les remercions de leur présence en ce jour.



A ceux qui nous ont fait connaître la psychiatrie  
et ont été nos maîtres :

- Monsieur et Madame le Docteur A. BECACHE
- Monsieur le Docteur G. BALVET
- Monsieur le Docteur S. JALLADE.

A celles qui ont contribué à l'élaboration de  
notre travail :

- A Madame A. LE ROCH
- A Mademoiselle C. FROMAGER

Infirmières psychiatriques à la Mutuelle Générale  
de l'Education Nationale.



I N T R O D U C T I O N



Nous avons choisi d'aborder la psychose par un de ses aspects, à savoir la pensée chez le sujet psychotique. Ce n'est là qu'un angle de vision auquel nous ne prétendons réduire tout le phénomène psychotique. Mais en tant que facette nous pensons qu'il peut nous en donner un reflet comme métonymie du tout. Mieux vaut ne l'apercevoir qu'en coin plutôt que de la rejeter en bloc, voire de la forclore, car elle risque alors de resurgir dans le réel, et quelquefois de façon tonitruante.

"Je ne pense pas", "Je pense le vide", "Je pense le minimum vital", ou bien "il faut dévider, expulser les pensées comme un sac à décharger", ce sont de tels propos de sujets dits schizophrènes ou plus généralement psychotiques qui ont guidé notre travail ; le vide de la pensée ou son trop plein dont il faut se débarrasser dans l'Autre, le vide de départ, la visée de vide, tout cela n'est pas sans évoquer la pulsion de mort. Mais quelles idées faut-il à tout prix éliminer, qu'y a-t-il d'insoutenable, d'indicible qui ne puisse être représenté ? Pourquoi là le leurre de la pensée ne suffit-il pas à tromper la destruction en faisant miroiter un retour au même jamais atteint pourtant ?

Interrogations de départ qui resteront sans doute interrogations à l'arrivée. Tel est peut-être le cheminement de toute pensée.

Entre les deux cependant, place nous est laissée d'étudier =

## I - DANS UNE PREMIERE PARTIE, UNE THEORIE PSYCHANALYTIQUE DE LA PENSEE REUNISSANT =

A) Les deux modes de pensée, primaire et secondaire :

leur logique propre, leur apparition au cours de l'évolution en fonction des deux types de fonctionnement



mental, principe de plaisir et principe de réalité, et le rôle que vient tenir le langage dans la séparation inconscient - préconscient.

Les hypothèses freudiennes nous ont paru constituer une base suffisante de réflexion dans cette démarche.

B) Les conditions de la mise en activité d'un tel système de pensée.

A partir de l'expérience de frustration, de manque, que doit-il advenir ou ne pas advenir dans la relation mère-enfant pour que l'objet absent soit abstrait (au sens de tiré hors de) et représenté, pour que le désir de non désir ne devienne pas la seule visée de la psyché.

Enfin une fois les représentations puis les pensées constituées, qu'en est-il du contenant de ce contenu, de l'appareil à penser les pensées ?

Nous nous référerons à certains aspects des travaux de Bion, ou du moins à ce que nous avons pu en saisir, et notamment au rôle de l'identification projective dans la genèse du "pensoir".

II - DANS UN SECOND TEMPS, CE QUE NOUS AVONS PU OBSERVER CHEZ LE SUJET PSYCHOTIQUE A SAVOIR =

A) La destruction de la pensée aboutissant au blanc, à l'hallucination négative de celle-ci.

B) Le délire comme tentative de résignification.

C) L'impossibilité, pour un tel sujet, à fonctionner comme contenant de ses propres pensées.

D) Les hypothèses relatives au pourquoi de cette



destruction et de cette incapacité, entre autres l'impensable de la relation à la mère, la "séquestration" de celle-ci, l'inaptitude du sujet à s'en distancier et à l'halluciner négativement.

C'est à André Green et Jean-Luc Donnet que nous devons les principaux jalons de cette analyse.

III - DANS UNE TROISIEME PARTIE ENFIN, NOUS AVONS REUNI DEUX ENREGISTREMENTS MAGNETOPHONIQUES D'ENTRETIENS AVEC DES PATIENTS RENCONTRES DANS NOTRE PRATIQUE AFIN D'ILLUSTRER LES DEVELOPPEMENTS PRECEDENTS.



I - UNE THEORIE PSYCHANALYTIQUE DE LA PENSEE



A) Etude descriptive et diachronique des pensées primaires et secondaires. Les deux types de fonctionnement mental.

Pour la clarté de l'exposé nous allons étudier successivement l'évolution de l'appareil mental.

1°) du processus primaire au processus secondaire, du principe de plaisir au principe de réalité.

2°) De la représentation de chose à la représentation de mot, de la pensée inconsciente à la pensée consciente.



Si l'apparition du processus secondaire est un effet de l'épreuve de réalité, si son fonctionnement est largement facilité par les représentations de mots il semble cependant que certains chevauchements interdisent une catégorisation trop rigoureuse qui pour se vouloir simple devient parfois simpliste.

Certes le processus primaire est soumis entièrement au principe de plaisir mais en ce qui concerne la pensée secondaire, bien que son objectif soit de se libérer de plus en plus de ce principe, elle reste sous la double emprise du principe de plaisir et du principe de réalité; la particularité du processus secondaire sera de pouvoir différer le plaisir attendu, mais aussi de pouvoir rêver la satisfaction qu'il souhaite ; ce sont des moments de trêve où il redonne place, fugitivement, à l'illusion, oubliant son acceptation d'un différé, mais ce ne sont que des moments enclaves.

Quant à l'entrée en scène de l'image de mot, elle ne recouvre pas absolument l'apparition du processus secondaire bien qu'elle favorise sa mise en place et l'écoulement de l'énergie libidinale par quantités réduites.

"Il semble que la pensée soit à l'origine une affaire inconsciente pour autant qu'elle s'élève au dessus de la simple représentation pour travailler les relations qui unissent les impressions que font les objets et qu'elle ne soit dotée de qualités supplémentaires perceptibles à la conscience que par sa connexion avec les traces mnésiques des mots". Si l'on suit Freud, il existerait donc des pensées secondaires ne possédant pas les qualités du ~~discours~~, qu'il décrira dans "Projet d'une Psychologie pour neurologues" sous les qualificatifs de pensée banale ou préconsciente, et pensée pratique, par opposition à la pensée cognitive ou observante qui est liée à des associations verbales.



De plus, les productions que l'on doit à l'activité du processus primaire comprennent deux ensembles non homogènes :

- le primaire dont le matériau est représenté par les images de chose, cet avant dont le sujet n'aura jamais connaissance et qui gardera sa mêmeté et sa clôture après le refoulement originaire.

- Un deuxième ensemble qui possède la qualité du dicible et qui est formé par des productions faisant partie de refoulement secondaire ; productions métissées, refoulées hors de l'espace du conscient mais qui en avaient fait partie. Signifiants constitutifs de la chaîne inconsciente où l'énergie libidinale est librement transférable de l'un à l'autre selon les seules exigences de la décharge pulsionnelle.

Le point capital de l'évolution de l'appareil psychique réside dans le passage progressif du règne du principe de plaisir à celui du principe de réalité : l'enfant accepte peu à peu de percevoir ce qui est réel, même si ce réel est frustrant.

Cependant ces deux principes continuent à co-exister avec les formations qui leur sont propres, le premier dans l'inconscient et ses productions, le second dans le préconscient et le conscient.

Nous nous référerons pour ce rappel théorique aux hypothèses de S. Freud énoncées dans les textes suivants :

- la science des rêves. Chapitre VII - 1900.
- Formulation concernant les deux principes de fonctionnement mental in Jahrbuch. Vol.III - 1911.
- L'inconscient in Métapsychologie - 1915.
- La négation in Imago - 1925.



1°) Du processus primaire au processus secondaire, principe de plaisir et principe de réalité.

Freud adopte la fiction d'un appareil psychique primitif dont le travail est caractérisé par la tendance à se mettre le plus possible à l'abri des stimuli et à éviter l'accumulation d'excitation provoquée par les exigences des besoins internes.

Une telle application du principe de constance ne réfère qu'à la dimension quantitative de la question du plaisir : celui-ci est décrit comme l'effet d'une diminution de l'excitation , le déplaisir à l'inverse comme l'effet d'une augmentation de l'excitation. Dans une telle perspective le maintien de l'équilibre homéostatique se réalise par la mise en activité de la psyché ; il faut pour la décrire ou en rendre compte se référer à une expérience première, l'expérience de satisfaction où l'apaisement d'une tension, la faim par exemple, est obtenu grâce à une intervention extérieure ; il en resterait une "trace mnésique" qui serait éveillée dès qu'une tension analogue se reproduirait réalisant ainsi une sorte d'expérience hallucinatoire de satisfaction. C'est à partir de cette expérience hallucinatoire que se développe la dialectique du désir "ce courant qui va du déplaisir au plaisir" du manque à l'investissement perceptif du souvenir de la satisfaction. Qu'il apparaisse donc dans la psyché ce sein absent !

Ou bien l'hallucination va coïncider avec la perception du sein réel dans la bouche et nous aurons l'embryon de la toute puissance de la pensée ; peut on d'ailleurs parler de pensée ici ? Oui si l'on considère que la représentation n'est pas une forme vécue passivement ; non si l'on accorde à la pensée un statut moins lié aux impressions sensorielles.



°Ou bien le sein absent n'apparaît pas dans la bouche, le besoin accroît la tension psychique, le déplaisir est à son comble et c'est la décharge motrice par l'agitation, les cris, les pleurs. Cette voie secondaire de décharge prendra ultérieurement une fonction communicative par la mimique, le geste, le langage ensuite.

C'est de cette deuxième éventualité que Freud est parti pour décrire l'expérience de douleur où la décharge motrice par les mouvements de fuite du stimulus douloureux s'accompagne d'un évitement du souvenir de la perception déplaisante, dont il fait le prototype du refoulement ; l'investissement de cette image mnésique pénible réveillerait en effet une sensation de déplaisir.

La question reste posée du mode d'inscription du souvenir de ces premières satisfactions :

- biochimique ?

- empreinte laissée comme sur une plaque de cire molle; nous nous trouvons là confrontés au problème de la mémoire ; système mnésique inconscient, certes, pour éviter la saturation du système perception - conscience, mais quelle est la trace ? Facilitation des frayages neuroniques, similitude avec le bloc magique ?

- ou inscription d'une lettre dans l'espace inconscient, anticorps tiré du lieu du corps et qui vient effacer la perception de la différence érogène, suturer la béance pulsionnelle et prendre place dans un recueil où tout est virtuellement déjà écrit, comme l'avance S. Leclaire.

Nous ne prétendons pas y répondre ; penchons-nous plutôt sur les aspects quantitatifs de la satisfaction hallucinatoire. Le courant d'énergie s'écoule là en bloc sur



une seule représentation, le but quêté étant l'identité de perception. C'est le mode de fonctionnement du processus primaire qui obéit au seul principe de plaisir. Ses caractéristiques essentielles : soumission au principe de plaisir, recherche de l'identité de perception, écoulement libre et massif des quantités d'excitation se retrouvent dans le travail du rêve et les processus de formation des symptômes psychonévrotiques.

En effet la mobilité de l'énergie d'investissement et sa tendance à la décharge rendent compte des propriétés suivantes :

. la compression ou condensation ; l'intensité de toute une suite de pensées s'accumule sur un seul élément représentatif. La conséquence en est parfois la régression des pensées dans le système perceptif comme dans l'imagerie du rêve.

. La formation de représentations intermédiaires, de compromis tels les lapsus.

. Enfin le contenu et la signification propres des éléments psychiques auxquels ces investissements s'attachent sont secondaires ; les représentations qui déplacent leurs intensités l'une sur l'autre sont dans les relations les plus lâches, associations par homophonie, assonance etc... et peuvent même être contradictoires.

Tel est le processus primaire dont le germe semble bien se situer dans la réalisation hallucinatoire du désir.

Mais la tentative de se satisfaire au moyen de l'hallucination se révèle incapable de faire taire le besoin et elle doit être abandonnée parce que la gratification attendue ne vient pas.

L'appareil mental doit plutôt prendre en considération les circonstances réelles régnant dans le monde extérieur



pour tenter de les modifier par la motilité qui devient action, et retrouver ainsi dans le dehors l'objet de la satisfaction.

On reconnaît là, la nécessité d'une épreuve par la réalité ; l'enfant accepte alors de prendre conscience de la réalité de sa frustration, il suspend la décharge motrice ; ce différé se produit grâce à la pensée, cette pensée est douée de qualités qui rendent possible à la psyché de supporter une tension accrue pendant ce délai ; elle est employée pour combler l'intervalle entre la tension et la décharge. Un deuxième système est ainsi mis en mouvement qui pour intervenir avec efficacité sur le monde va concentrer son activité sur l'exploration en procédant par tâtonnements, essais - erreurs, investissements en tous sens, s'attachant uniquement aux relations existant entre les représentations.

Quelles sont les implications énergétiques quantitatives d'un tel procès ? Il est nécessaire que ce second système puisse :

- d'une part disposer d'un grand nombre d'expériences et de représentations, et disposer librement de tout ce matériel mnésique, y compris les souvenirs déplaisants.

- d'autre part inhiber l'investissement mnésique jusqu'à la perception, arrêter la régression dans sa marche afin qu'elle ne dépasse pas l'image souvenir et à partir de là chercher, explorer d'autres voies qui permettent d'établir de l'extérieur, par l'action l'identité souhaitée.

Nous reconnaissons là le processus secondaire dont l'intention n'est pas l'identité de perception mais l'identité de pensée ; l'écoulement de l'énergie libidinale s'y fait par petites quantités.

"La pensée n'est qu'un chemin détourné qui va du souvenir de la satisfaction puis comme représentation-but, à l'investissement identique de ce même souvenir, investissement qui



sera obtenu par le moyen de l'expérience motrice". Elle s'oppose à la satisfaction hallucinatoire du désir et bannit le chemin "régredient" menant à l'investissement perceptif à cause de son inefficacité.

Nous imaginons fort aisément qu'un assoiffé dans le désert cherchera à mettre en oeuvre tous les moyens possibles pour atteindre un point d'eau plutôt que de rêver ou halluciner une source fraîche, un litre de rouge ou le lait de sa mère.

La difficulté majeure de cette approche du processus secondaire consiste à concevoir le mode de régulation de l'écoulement d'énergie par quantités infimes.

Freud fait tout d'abord intervenir le principe de déplaisir ; il faut que ce nouveau système puisse en effet disposer de tous les souvenirs laissés par l'expérience y compris ceux qui entraînent du déplaisir. Comme le travail de ce second système ne se libère pas totalement du principe de plaisir-déplaisir il est alors indispensable que celui-ci investisse le souvenir d'une toute petite quantité d'excitation afin d'éviter l'émergence perceptive du déplaisir. Freud conclut que le "second système ne peut investir une représentation que lorsqu'il est capable d'inhiber le développement du déplaisir qui peut en venir, c'est là la clef de la théorie du refoulement".

L'influence inhibitrice du principe de déplaisir satisfait en partie aux exigences du processus secondaire qui ne s'intéresse qu'aux voies de communication entre les représentations sans se laisser détourner par leur intensité. Cette régulation s'avère en contre partie être gênante et limitative : les souvenirs "signalés" comme déplaisants ou pour lesquels l'émergence du déplaisir ne peut être freinée sont écartés, refoulés ; la tendance idéale de la pensée est de s'affranchir toujours davantage du contrôle exclusif par ce principe, ce qui est rarement atteint totalement, même dans la vie psychique la



plus "normale".

Un second réglage plus fin peut cependant être obtenu par un surinvestissement, oeuvre de la conscience. Celui-ci perfectionne l'appareil en lui permettant de soumettre à l'investissement et à l'élaboration, aussi ce qui dégage du déplaisir. Ce surinvestissement est le produit de l'influence régulatrice de l'organe des sens de la conscience ; les processus de pensée sont alors dépourvus de qualités, le plaisir et le déplaisir sont freinés pour ne pas troubler ni limiter la pensée. Pour leur redonner toutefois une impression perceptive ils sont associés à des images de mots dont les restes de qualité suffisent à appeler l'attention de la conscience et à obtenir par là un nouvel investissement (pensée cognitive).

On assiste ici à un recul de plus en plus poussé du principe de plaisir-déplaisir devant le principe de réalité. L'importance accrue de la réalité extérieure va de pair avec l'importance des organes des sens et de la conscience orientés activement vers cet extérieur ; la conscience apprend alors à s'attacher aux qualités sensibles plutôt qu'aux qualités plaisantes ou déplaisantes qu'elle avait saisies jusque là ; l'attention se développe pour scruter le monde externe et sa représentation interne en allant au devant des impressions sensibles. Le refoulement qui refusait l'investissement aux représentations déplaisantes est remplacé par le jugement. Celui-ci doit accorder ou nier à une chose telle propriété, décider si le moi doit ou ne doit pas accueillir telle perception, par le biais de la négation ; la pensée se libère ainsi des restrictions du refoulement et s'enrichit des contenus indispensables à son activité.

Freud voit dans la négation une économie du refoulement bien que celui-ci ne soit pas totalement supprimé ; un contenu de représentation déplaisant peut devenir conscient



à condition qu'il soit nié ; la fonction intellectuelle se sépare du processus affectif. Ce processus intellectuel prend appui sur le jeu des premières tendances pulsionnelles orales réglées par le moi - plaisir. L'affirmation apparaît comme substitut de l'introjection, la négation comme substitut du rejet hors du moi. La deuxième tâche qui incombe au jugement est de décider si une représentation est conforme à la réalité ou non, vraie ou fausse, il ne suffit pas de savoir si une chose, une représentation mérite d'être accueillie, encore faut-il s'assurer qu'elle peut être retrouvée par la perception dans la réalité. "Le non réel, le subjectif n'est qu'en dedans, le réel existe aussi dans le dehors". Le but premier de cette opposition entre subjectif et objectif est en effet de savoir si la chose représentée existe encore dans le monde extérieur afin de pouvoir en disposer à nouveau.

L'appareil mental réalise ainsi une série d'adaptations. En premier lieu l'épreuve par la réalité a conditionné l'apparition des processus secondaires et l'abandon de la satisfaction hallucinatoire du désir et de l'identité de perception au profit de l'identité de pensée.

Puis la pensée secondaire ainsi constituée s'affranchit de plus en plus du principe de plaisir : est représenté, pensé, ce qui est perçu comme réel par la conscience même si ce réel est déplaisant.

Cette deuxième étape est facilitée par l'entrée en scène de l'image de mot.



2°, De la représentation de chose à la représentation de mot, des pensées inconscientes aux pensées préconscientes et conscientes :

Lorsque les processus secondaires se libèrent de la régulation exclusive par le principe de déplaisir, les représentations deviennent dépourvues de qualité, le plaisir et le déplaisir étant freinés pour ne pas perturber les frayages entre les représentations. Un surinvestissement intervient alors, oeuvre de la conscience, qui introduit une organisation psychique plus élevée.

Ce surinvestissement est obtenu grâce à la liaison des représentations de chose aux représentations de mot qui leur redonnent ainsi des qualités perceptives qui suffisent à appeler l'attention de la conscience.

L'apparition du mot "dépouille les représentations d'objets de leurs restes perceptifs afin que la pensée ne s'intéresse qu'aux relations entre ces représentations": l'image fait place au symbole.

D'autre part l'introduction du langage délimite deux espaces nettement séparés, l'Inconscient et le Conscient. "Le système Inconscient contient les investissements de chose des objets, les premiers et véritables investissements d'objet ; le système Préconscient apparaît quand cette représentation est surinvestie du fait qu'elle est reliée aux représentations de mots qui lui correspondent".

De là à faire coïncider le refoulement original avec l'accès à l'ordre symbolique du langage il n'y a qu'un pas....

Freud précise en effet qu'il est un certain territoire psychique qui demeure inaccessible au travail secondaire et au préconscient ce pour deux facteurs qui tiennent à notre évolution :

- d'une part l'apparition plus tardive des processus secondaires, alors que les processus primaires



sont présents dès le début, ceci d'un point de vue fictif et théorique. Il en résulte un fonds d'impulsions de désirs inconscients qui restera à l'abri des atteintes et inhibitions de la pensée secondaire.

- d'autre part, parmi ces désirs infantiles, certains sont contraires aux représentations but de la pensée secondaire.

C'est une allusion au refoulement originaire, à l'existence de ce fonds de souvenirs infantiles soustrait dès le début à l'activité du préconscient, condition première du refoulement secondaire ; Par la suite ce qui sera "transféré" de ces désirs inconscients sur des pensées secondaires préconscientes engendrera du déplaisir et ces pensées de transfert se verront à leur tour refoulées et soumises aux processus primaires. Dans le domaine du fantasme également, qui met en scène ces impulsions inconscientes, le refoulement demeure tout puissant.

C'est là le point faible de notre organisation, la dette névrotique de notre évolution.



Au terme de ce rappel nous soulignerons que depuis Freud le développement intellectuel et cognitif peut être compris comme le fruit d'un certain développement pulsionnel ; la pensée procède de la pulsion et plus particulièrement des pulsions primaires orales. En effet la pulsion entendue comme ce concept au carrefour du somatique et du psychique est là pour solliciter la mise en action de l'appareil psychique ; c'est elle qui impose à la psyché exigence de travail et d'élaboration, le premier résultat de cette élaboration étant le représentant psychique de la pulsion avec son quantum d'affect et son représentant - représentation (Vorstellung - Repräsentanz).

La représentation diminue l'angoisse parce qu'elle lui donne un sens ; la réponse à la tension qui monte (le Ça) se trouve d'abord dans la réalisation hallucinatoire du désir. Et si aucun écho à cette solution n'est donné par le dehors la tension qui persiste produit une relance de la pensée proprement dite : non plus représentation mais établissement de relations entre les représentations grâce à un écoulement dosé de l'énergie psychique, établissement de la concaténation qui est aussi liaison de cette énergie et maîtrise de l'affect. De la décharge pulsionnelle à la pensée en passant par la représentation... Cette dernière peut être réinvestie dans le fantasme et dans le rêve, vestiges d'un mode de pensée primaire.

Mais la vraie pensée est abstraite, non représentative bien qu'elle ait recours pour se faire connaître du sujet et des autres à des images acoustiques et graphiques ; cependant ce sont là des représentations qui n'ont rien de commun avec la replication de l'objet.

Ainsi l'activité intellectuelle apparaît comme l'aboutissement d'un travail de transformation du somatique, source de la pulsion, jusqu'à la pensée, activité la plus éloignée des impressions sensorielles.



De la pulsion à la pensée, on pourrait marquer le parcours par les étapes successives : soma-pulsion - affect - représentation de chose - représentation de mot, sans vouloir faire de la pensée une simple décantation de la pulsion. Un tel parcours ne se fait pas seul, il suppose au moins deux partenaires. C'est dans cet écueil que résident les aléas de la naissance de la pensée.



## B) Naissance de la pensée

Freud voit dans la perte de l'objet de satisfaction la condition de l'installation du principe de réalité et de la genèse de la pensée ; celle-ci suppose un délai dans la gratification et permet en même temps de supporter la tension accrue due à la frustration en étant au service de la retrouvaille de l'objet perdu ; l'enfant accepte alors de percevoir non seulement ce qui lui donne du plaisir mais aussi ce qui est réel même si ce réel peut être source de déplaisir ; il choisit de modifier la frustration ; il y a là une décision capitale.

Bion fait aussi de l'expérience du "non sein" la condition de l'émergence d'une pensée. Tous deux mettent le négatif à la source du processus de pensée ; l'absence de l'objet est ce qui en active la représentation ; celle-ci est un leurre, un trompe-la-faim mais au moins permet-elle le détour de l'activité psychique, elle est médiation.

Cependant à la vision quantitative de Freud qui dit que la fonction exploratoire de la pensée exige la réduction de l'écoulement d'énergie à de petites quantités pour constituer une concaténation souple et réversible, Bion ajoute une dimension qualitative en proposant une classification des pensées en éléments  $\alpha$  et  $\beta$  et tente de rendre compte de ce qui dans la communication mère-enfant est nécessaire pour que les pensées ne soient pas traitées comme de mauvais objets internes, des "choses en soi" à évacuer, mais transformées en concepts par un "appareil à penser".

C'est ce que nous allons à présent tenter d'expliquer à partir de :

- "Learning from experience" (Ed. Heineman. Londres 1962).
- "Théorie de la pensée" (Revue française de psychanalyse - I, II, 1964).
- "Elements of psychoanalysis" (Ed. Heineman. Londres 1963).



Bion va utiliser et compléter les hypothèses freudiennes en se référant à plusieurs découvertes ultérieures de la psychanalyse et notamment celles de M. Klein concernant l'identification projective, le clivage (splitting), le passage de la position schizoparanoïde à la position dépressive, l'envie, auxquelles il ajoute des concepts personnels en particulier la fonction alpha et les éléments  $\alpha$  et  $\beta$ , éléments primitifs du psychisme.

a) La fonction alpha

La fonction alpha peut être comprise comme un travail de "digestion" par l'activité mentale, opérant sur les impressions sensorielles brutes et les émotions pour les rendre utilisables par les processus de pensée, en les transformant en souvenirs, éléments de rêve et de la pensée inconsciente (éléments  $\alpha$ ). Ces éléments  $\alpha$  sont enfin élaborés à l'aide d'un appareil à penser ou "pensoir" apte à contenir et agencer les dits éléments. Si cette fonction échoue les impressions sensorielles et les émotions restent telles quelles, c'est-à-dire des éléments  $\beta$  représentant le degré le plus archaïque de l'activité mentale.

Les éléments  $\beta$  sont ressentis comme des choses en soi non symbolisées, ils ne pourront être qu'introjectés et évacués par l'identification projective comme dans les délires, l'acting out, et non utilisés, dans les processus de pensée. Ce sont des éléments bruts et impensables.

b) Conséquences de la fonction alpha

Les éléments  $\alpha$  peuvent être stockés et rendus inconscients ; ils permettent ainsi l'apprentissage par l'expérience.



Si il n'y a que des éléments bêta qui ne peuvent être ni conservés ni réprimés, il ne peut y avoir ni apprentissage ni mémorisation.

Les éléments alpha peuvent rester inconscients ou devenir conscients dans le rêve ou l'état de veille ; ils constitueraient la barrière de contact entre Conscient et Inconscient en s'agglomérant ensemble. Le sujet psychotique qui ne dispose que d'un écran bêta, formé par des éléments bêta qui ne peuvent se souder entre eux, peut avoir son conscient parasité par toutes sortes de fantaisies inconscientes ce qui entraîne une confusion entre monde interne et monde externe ; l'absence de barrière alpha rend donc la répression impossible, elle ne permet pas la constitution de souvenirs, le temps est un éternel maintenant où se télescopent et se confondent passé et présent comme si le sujet ne pouvait intégrer ses expériences en un continuum d'existence.

Cliniquement si le patient présente de gros troubles de la pensée on assiste à une confusion oniroïde.

### c) Genèse de la fonction alpha

Bion accorde là un rôle primordial à l'identification projective; dès le départ le nourrisson projette dans la mère les émotions et les angoisses qu'il ne peut tolérer, par exemple sa peur de mourir, et est capable de les lui faire éprouver ; ce comportement s'accompagne du fantasme inconscient de se débarrasser dans l'autre de parties de lui-même vécues comme mauvaises.

Son contact avec la réalité est déjà suffisant pour cela ; Bion suppose en effet que le principe de plaisir coexiste avec le principe de réalité. L'introjection s'associe à ce processus et correspond à l'accumulation de bons objets internes.



Prenons l'expérience du sein ; l'apparition de la conscience nécessite un état de tension, de frustration ; mais l'enfant tout d'abord ne perçoit pas qu'il désire un bon sein, il ressent la présence d'un sein mauvais parce qu'inexistant, qu'il cherche à évacuer. L'absence du sein est niée, l'enfant croit que l'objet lui appartient dans cette période d'indifférenciation.

Pendant la tétée, qui lui apporte chaleur, amour etc, il expulse ce mauvais sein dans le bon sein externe qu'il introjecte en même temps.

Puis peu à peu apparaîtra la notion de sein absent qui, s'il était présent pourrait apaiser la tension ; se fait jour alors la nécessité d'une représentation de ce qui est absent.

Le premier type d'expériences basées sur la présence d'un sein bon ou mauvais selon qu'il satisfait ou frustre sont des expériences émotionnelles, des éléments bêta directement accessibles aux sens et évacués dans la mère si l'angoisse est trop importante.

Lorsque la mère est capable de les recevoir, les "détoxiquer" en leur donnant signification l'enfant peut les réintrojecter ; au cours d'expériences ultérieures similaires il pourra tolérer la tension due à la frustration et accéder à la représentation de l'objet absent sans que celui-ci soit perçu comme terrifiant. C'est le début de la fonction alpha.

Par contre si la mère est anxieuse, si elle ne peut servir de contenant, si elle est incapable de rêverie et de doter les éléments projetés en elle de signification, ce que le bébé réintrojecte est la même peur sans nom ; ou bien si l'intolérance de l'enfant à la frustration est trop grande ces éléments bêta se verront évacués dans des objets détruits, déchiquetés par l'envie et la haine, qui ne seront plus aptes à les "bonifier".



Dans ces dernières éventualités l'enfant utilisera répétitivement l'identification projective pour débarrasser sa psyché d'éléments bêta sans jamais pouvoir les transformer.

Ce mode de fonctionnement relatif à l'identification projective prend appui sur les expériences corporelles et plus particulièrement celles issues du canal alimentaire. C'est pourquoi Bion en fait un mécanisme plus proche de la décharge motrice que de la pensée ; si l'on tente en effet d'explicitier ce qui se passe à l'origine on peut le formuler ainsi : Le bébé perçoit lors de la frustration liée à l'absence un mauvais sein qui lui donne des sensations très pénibles ; cet objet doit être éliminé par la respiration, l'agitation, la défécation ou en avalant un sein satisfaisant.

Ce bon sein avalé et ce mauvais sein ne sont pas distingués d'une pensée : l'idée mentale du sein est indistincte du sein dans la bouche, de la chose en soi et réciproquement. La perception de l'objet est confondue avec l'idée de l'objet, la représentation avec la réalisation de l'expérience. On reconnaît là les caractéristiques des éléments bêta.

Pour que l'enfant passe de ce stade où la satisfaction du besoin est perçue comme l'évacuation d'un besoin, où son mauvais objet interne est évacué dans le sein, à la première abstraction à savoir la représentation qu'un sein existe, objet stable qui peut satisfaire sa faim, il est nécessaire qu'il constate que la tétée, cette réalisation, est apte à calmer sa tension et son angoisse et qu'elle réapparaît à intervalles réguliers. A partir de cette constatation ("fait sélectionné" dit Bion) il parviendra alors à différencier la représentation de la réalisation, l'idée de la chose en soi. Puis les abstractions s'éloigneront de plus en plus du modèle de départ.



En somme la première abstraction suppose que le "non sein" peut être contenu sans angoisse car il a été au préalable détoxiqué par l'appareil alpha de la mère ; il n'est plus nécessaire de l'évacuer ; il est lui-même maintenant un élément alpha, la représentation d'un sein qui peut satisfaire, différente d'une expérience émotionnelle.

L'absence de l'objet et la perte de ses caractéristiques sensibles immédiates au cours du processus d'abstraction sont tolérées dans un mouvement d'acceptation de la dépression.

Tout cela dépend d'un bon fonctionnement de l'identification projective dans la communication mère-enfant ; les premiers éléments alpha sont "façonnés" (+) par l'appareil alpha de la mère à partir des éléments bêta projetés par le nourrisson.

L'identification projective apparaît comme une forme très primitive de la capacité de penser.

Par la suite ce processus est introjecté, l'identification projective est elle-même internalisée, c'est-à-dire que l'enfant devient capable de métaboliser les éléments bêta en éléments alpha.

(+) selon l'expression de P.C. Racamier.



L'originalité de ce développement tient à ce que pour Bion la production de la pensée est le produit de l'absence de l'objet ; mais ce qui se donne alors est bien plus une pensée sur l'objet qu'un simple enchaînement de représentations. C'est le "non-sein" qui est représenté et non une suite d'éléments qui reproduisent la satisfaction. Ce n'est pas la réalisation hallucinatoire du sein mais une approximation de la non expérience, une construction dégagée du principe de plaisir, un concept, une théorie de l'absence du sein. Cela suppose évidemment une capacité suffisante de tolérance à la frustration. Pour Bion, le nourrisson a une préconception innée qu'un sein capable de le satisfaire existe, une connaissance a priori de celui-ci. L'approche du sein, qu'il appelle réalisation, est une expérience émotionnelle qui permet à une préconception de devenir conception. Une pensée est la rencontre d'une préconception avec la frustration, d'un "pré-sein" avec un "non -sein".

Le concept se forme comme traitement des pensées par l'appareil à penser, mais les pensées sont là avant l'acte de penser lui-même ; le développement de la pensée, de l'appareil à penser les pensées dépend des pensées ; il ne leur préexiste pas, il leur succède.

Nous allons tenter d'aborder maintenant ce qui advient en cas de destruction de la fonction alpha et de l'appareil à penser, lorsque le bébé choisit de fuir la frustration plutôt que de la modifier.

#### d) Destruction de la fonction alpha

Elle survient lorsque le sein "poubelle" ne peut offrir à l'identification projective un bon fonctionnement pour des raisons qui tiennent aux deux partenaires de la relation ; soit que la mère ne puisse métaboliser en éléments alpha les éléments bêta projetés en elle en leur servant de contenant et les dotant de signification, soit que



le bébé ne puisse tolérer la frustration même avec une mère capable de rêverie.

Dans le premier cas le sein ne satisfait pas, la tétée n'appaise pas la peur du "non sein" évacué, mais restitue une peur infernale que l'enfant ne peut réintrojecter ; l'envie et la haine vont croissant et le sein apparaît d'autant plus mauvais.

Dans la seconde éventualité les attaques envieuses du bébé à l'égard du sein le rendent hostile et le vident ; celui-ci ne peut dès lors apporter amour, chaleur et réconfort. Là aussi la peur et la haine s'opposent à toute abstraction, toute représentation de l'objet absent.

Les pensées restent des choses en soi, des éléments bêta que l'appareil psychique ne peut que projeter et introjecter ; la fuite de la frustration est réalisée par l'identification projective. Toute expérience ultérieure sera marquée par cette hostilité projetée quelque soit son caractère réel.

Dans les cas extrêmes, pour continuer à s'alimenter, l'enfant détruit la propre conscience de ses sentiments ; il fait un split en n'acceptant que la nourriture, le confort matériel tout en refusant l'aspect émotionnel de sa relation au sein. Le bébé et le sein sont dépouillés, dénudés, perçus comme des objets inanimés, bizarres, des automates. L'enfant évite ainsi l'envie, sa haine, sa culpabilité, sa peur du suicide et du meurtre, mais il devient aussi incapable de gratitude et de préoccupations pour lui-même et les autres ; c'est un véritable état de mort psychique, tout éveil à la vie et à soi-même est détruit.

Il existe une troisième éventualité où la fonction alpha est défectueuse ; non plus lorsque la mère est incapable d'accepter l'identification projective de son enfant mais lorsqu'elle a une trop grande capacité à l'accepter ; il peut en résulter un refus à renoncer à un état idyllique pour un état nouveau et une perturbation de la pensée analogue au trouble caractériel.



L'acceptation de l'état nouveau comporterait une très grande douleur liée au fantasme qu'un sein parfait à été détruit ; la croyance en l'existence d'une mère parfaitement compréhensive augmente la peur et la haine des pensées associées au "non-sein".

Dans tous les cas, un tel effondrement de l'équipement à penser, à symboliser l'objet absent va avoir de graves conséquences pour le reste du développement psychique.

Si la fonction alpha n'existe pas le sujet est incapable d'avoir des pensées alpha, des pensées de rêve, un écran alpha et donc un inconscient et un conscient. Les éléments bêta ne peuvent être stockés ni mémorisés ; le sujet est dans l'incapacité d'apprendre par expérience et de constituer des souvenirs ; dans les cas graves c'est un appareil psychique totalement chaotique qui expulse aujourd'hui les expériences passées voire archaïques déplaisantes, comme si elles étaient actuelles.

Pour conclure nous avancerons à la suite de Bion qu'il existe deux manières d'utiliser les pensées.

- On peut les considérer comme des éléments bêta, les accrétions de stimuli dont parle Freud ; le sujet s'en débarrasse par une décharge analogue à la décharge motrice opérant par l'agitation, les cris, les pleurs ; l'esprit agit comme s'il était un muscle. Parler devient un moyen d'évacuer des pensées ; les mots sont des éléments bêta, des choses en soi (équation symbolique) et non des symboles représentant l'absence de la chose. Ces choses en soi sont frustrantes, font envie et le sujet cherche à les évacuer et non à les penser.



Il fuit la frustration mais celle-ci augmente car seule la pensée lui permettrait justement de supporter la tension accrue inhérente à la frustration.

Pour ces patients l'identification projective est à l'oeuvre non pas seulement comme fantasme inconscient, mais comme activité même de relation avec l'objet; ils sont capables de faire éprouver à leur interlocuteur ce qu'ils désirent projeter en lui. A lui de penser pour deux !

- Ou bien les pensées sont utilisées pour penser et non pour fuir la frustration ; parler devient alors un moyen de communiquer ; les mots recèlent des éléments alpha, c'est-à-dire des représentations de la chose, différentes de la chose en soi. Ces éléments alpha sont traités par l'appareil à penser afin de supporter la tension due à la frustration et de la modifier.



## II - FAITS CLINIQUES



### A) La destruction

Dans son étude sur l'Inconscient, Freud avait noté que chez le schizophrène les mots sont traités comme des choses à l'instar du processus primaire.

Mais il nous semble que l'utilisation du mot et du langage chez un tel sujet déborde de beaucoup le fonctionnement et la logique du primaire ; ce n'est pas simplement une intrusion du primaire dans le processus secondaire , une mise au grand jour de l'inconscient, lors des reconstructions délirantes, que nous avons pu observer mais bien autre chose.

Au delà d'une différence quantitative entre un écoulement libre et un écoulement lié et limité de l'énergie libidinale, il s'avère nécessaire de faire appel à une différence qualitative entre les pensées telle que la conçoit Bion.

Ce qui nous paraît définir centralement la psychose c'est un certain type de destruction affectant l'appareil à penser lui-même. Le psychotique ne souffre pas de pensées au sens où l'hystérique souffre de réminiscences qu'il refoule ; il souffrirait de pensées et atrocement s'il avait un appareil intact pour les penser ; on rejoint sans doute les descriptions psychiatriques classiques de la "démence précoce" ; mais celle-ci ne survient pas uniquement à la suite d'un chaos pulsionnel où le patient reste terrassé ; elle est en germe depuis longtemps et dans les formes les plus inapparentes de la psychose.

C'est cette destruction par le Ça "affectant les idées et jugements par lesquels la réalité est représentée dans le psychisme" qui déplace le lieu du conflit : non plus seulement un combat entre un Moi qui a pris le parti du Ça contre la réalité, mais aussi entre un Ça et les relations internes du Moi à la réalité, entre la pulsion et la pensée.



Nous avons déjà souligné que la pensée procédait de la pulsion et en particulier des pulsions primaires orales ; l'activité de la psyché prend naissance d'un vide de départ pour tendre à la reproduction du même, au maintien d'un état statique de quiétude. Eros vient offrir l'illusion que ce but est atteint par la voie du leurre de la représentation, puis de la pensée ; dans le domaine d'Eros les pulsions libidinales opèrent une relative liaison de l'énergie entre pulsions et représentations. Cette activité liante permet de supporter la tension en évitant la décharge ; elle est en outre créatrice de sens (Qu'est-ce que Ça signifie ?).

Toutefois si le négatif (le "non sein") vient à signifier la néantisation destructrice, si ce qui se donne à penser reste défiguré par la haine, Eros ne peut gagner la partie, le leurre de la pensée échoue.

L'état de quiescence ne peut être préservé que par le retour à un silence premier, un avant de la vie. Du vide de départ au vide d'arrivée pas question alors d'aménager un temps de réflexion par le biais de la concaténation ; pas de détour ici mais un travail d'expulsion périodique réalisé par l'identification projective, expulsion de pensées dont la marque essentielle est la distension des liaisons entre les représentations au défi de toute intelligibilité. Attaque des liens par les pulsions destructrices et décharge de ces éléments non pensés dans un contenant Autre, signent le fonctionnement d'un Moi soumis entièrement au Ça.

Ainsi il est plus aisé de rendre compte de plusieurs aspects de la psychose à savoir le vide de la pensée d'une part, le délire et l'hyperactivité de la pensée d'autre part.



Le vide de la pensée peut être compris comme le résultat de l'attaque destructrice de tous les liens associatifs donnant le tableau d'une activité psychique morcelée où ce qui frappe concerne moins les fragments épars que le blanc qui les sépare. Le sujet se plaint d'être ralenti, paralysé dans sa pensée, d'être incapable d'inscrire un souvenir. C'est encore le tableau autistique où le sujet parfois mutique, parfois livrant des fragments séparés par de longs silences semble plongé dans une rêverie intense. Une production fantasmatique peut certes se dérouler entre les blancs mais elle étonne moins que cette inertie intellectuelle qui lui interdit de transformer les données de la réalité extérieure.

Ces blancs de la pensée marquent la discontinuité des liaisons dans les processus les plus secondarisés ; à l'extrême quand ce blanc au lieu de se tenir entre les représentations pour les cliver et annuler tout système de connexion en vient à effacer les représentations elles-mêmes, passées et actuelles, pour ne faire place qu'à un trou c'est l'hallucination négative de la pensée qui se traduit par la sensation de tête totalement vide ; le catatonique donne cette impression dans les formes stuporeuses.

Cette destruction permet au psychotique de se protéger du poids d'une expérience qui s'introduit en lui massivement et le sidère, c'est-à-dire lui en interdit l'élaboration et la maîtrise à l'état de souvenir, mais le conduit à la gommer, à l'inverse du névrotique qui en refoule le souvenir et l'oublie.

#### B) Le délire et le trop plein de la pensée

Mais il ne peut se résigner éternellement à s'identifier à ce trou, ce néant ; sa mégalomanie lui interdit cette a-signification ; il va répondre au qui suis-je et



défendre son droit à l'existence en remplissant cet excès de vide par un excès de signification.

La néoréalité du délire tente à grand peine de camoufler le trou dans le vécu historique du sujet. La construction délirante comme processus de signification opère sous la souveraineté du principe de plaisir et révèle une tentative de relation secondaire subornée par les processus primaires. A la dépression entendue comme retrait d'investissement non seulement du monde extérieur mais aussi de ses représentations internes, fait place la persécution et la toute puissance.

Ce qui était l'indicible dans le dedans, à savoir la présence excessive de l'objet dont le représentant était non pas la représentation mais la pulsion à l'état libre dans ses aspects libidinaux et agressifs devient verbalisable une fois négative et projeté dans le dehors.

La nouvelle création contient alors un excès de liaisons qui défient la logique du discours de l'ensemble pris comme référent, et qui donne lieu à une sursignification. Au manque à signifier, au "je ne pense pas" fait suite une surcharge de signes auquel le délirant donne sens et qui traduit le plus fréquemment un sentiment de persécution et de mégalomanie.

Ce mode d'expression délirante suppose toutefois la capacité de projeter sur un autre (individu, groupe social). Mais que cette capacité fasse défaut, que l'excès de vide créé un appel pulsionnel alors le psychotique n'aura qu'un seul recours, projeter ses pensées à jet continu dans un autre afin de se débarrasser des rejets pulsionnels par une activité mentale forcenée.

Ce sont des éléments mutilés par la destruction qu'il évacue comme des déchets, des scories au moyen de l'identification projective : pensées juxtaposées qui n'ont aucun lien entre elles ou très éloigné, témoignant des espaces vides dans les processus les plus secondarisés.



Que l'interlocuteur tente d'opérer une liaison en comblant les blancs, il s'apercevra vite qu'il ne peut suivre, qu'il fonctionne à un régime bien inférieur à celui de son patient.

Parfois même les motions pulsionnelles sont éjectées dans l'espace sans élection d'un objet particulier, véritable excorporation des pensées qui le traversent et qu'il parle tout haut.

Que dit-il à celui qui l'écoute ? Souvent cette surchauffe sémantique rend certains fantasmes plus explicites. Mais à quoi les relier ? Ça pense à une telle vitesse que ce trop plein paralyse notre pensée. Il ne faut pas se laisser abuser par la sursignification mais s'attacher plutôt à cette sidération de la pensée chez l'émetteur et le récepteur ; il s'agit là à l'évidence d'une mutilation de l'appareil à penser chez un sujet qui ne peut exercer sa fonction de contenant, et qui s'efforce de faire le vide dans sa tête.

Entre ces deux extrêmes, faire le vide pour ne pas être débordé par un excès pulsionnel et ne pas se laisser gagner par ce vide au point d'être réduit à un pur zéro se situent tous les intermédiaires possibles.

En outre, en introduisant une distinction entre le travail délirant au sens nosographique du terme, délire paranoïde et paranoïaque, utilisant la projection, et cette activité encore plus archaïque d'exclusion périodique réalisant pour ainsi dire une vidange par l'identification projective, dont l'origine semble bien remonter à cette époque où le sein-mère avait pour fonction essentielle d'être le contenant des angoisses du nourrisson, nous signalons plutôt une différence dans le mode d'élaboration de l'éprouvé que dans



l'éprouvé lui-même, car dans les deux solutions l'appréhension, la perception du monde et des objets qui le peuplent restent mutilées par ces mécanismes de défense primitifs que sont la projection, l'Identification projective, l'introjection, l'Identification introjective, le clivage des objets et du Moi, le déni...

### C) Le Contenant

L'unité toutefois de ces deux tentatives de maîtrise d'un même vécu tient à ce que leur acteur est toujours en quête d'un auteur (d'un contenant).

Lui-même ne s'accorde aucun temps de réflexion pour effectuer un travail de pensée sur son propre discours. Car dans la psychose les pensées sont traitées comme des faits, de mauvais objets internes, évacués dans un partenaire qui en est l'inducteur et auquel il est demandé de les contenir et de les penser.

Le psychotique cherche à éviter l'effet, l'affect désagréable que ce matériel peut produire, il n'en prend pas conscience voire connaissance. Ce n'est pas une simple isolation de l'affect car il comprendrait alors ce que ce matériel signifie tout en niant l'effet désagréable de cette prise de conscience. Non il opère plus radicalement il refuse de penser le contenu, anéantit toute signification pour lui-même jusqu'à abolir toute liaison et projette dans l'autre les fragments ainsi produits avec leur valence affective.

Certes la réduction à l'état de petites quantités d'investissement dans le régime de la conca-ténation est nécessaire à l'établissement des liaisons ; mais ce n'est pas tout ; encore faut-il que la pensée ainsi constituée puisse se commenter, se réfléchir



rétroactivement vers sa source, précondition à la mise en évidence des relations entre les liaisons et à la production de nouvelles relations.

Un pensoir propose Bion, à appareil à penser les pensées du processus secondaire mais aussi celle du primaire, le "non pensé" de la pensée traditionnelle.

A. Green introduit là les processus tertiaires pour figurer ce jeu de relations qui s'établissent entre processus primaires et secondaires, leur conversation. Cette pensée qui vient commenter ses propres productions, réflexion au sens optique du terme, nous l'avons rarement perçu chez le sujet schizophrène. Son discours se précipite vers sa fin dans un mouvement unique d'expulsion ; il ne peut qu'affirmer : "Voici mes pensées, mon délire, je ne peux leur servir de contenant, ni les questionner. Parfois même, elles ne m'appartiennent plus, c'est un autre qui me les dicte...".

C'est alors l'atteinte d'un appareil à penser qui ne se reconnaît plus dans son fonctionnement, une hallucination négative du pensoir qui aboutit à l'appareil (la machine) à influencer de Tausk. On pourrait objecter que c'est parce que le sujet n'existe pas qu'il ne peut élaborer une pensée. Il nous semble plus pertinent, à la suite Bion, d'avancer que c'est "le travail effectué sur les pensées qui fait subir une transformation à la chaîne des contenus telle que le nouveau contenu, la pensée, constituée par l'appareil à penser devient à son tour un contenant qui contient les pensées". Cette transformation remplace la subjectivité par le sujet. Une "théorie" du sujet s'élabore, comparable à celle du "non sein", qui est négativisation de sa présence mais condition à l'accession au Je.



En somme non un sujet qui vient constituer une pensée, mais une pensée qui constitue le sujet dans une absence homologue à celle de l'objet.



#### D) Hypothèses

Cette construction théorique est avant tout une construction historique, une thématique qui concerne les questions du désir, de l'origine du sujet, de la relation présente entre lui et le corps maternel, entre le père et la mère, entre lui et le couple parental. C'est une approximation qui se fait d'abord sur le mode du fantasme soumis à la logique du primaire ; puis cette première idée s'interrompt pour être reprise dans un autre mouvement, celui du processus secondaire.

Le discours de la concaténation vient alors commenter ce que l'énergie primitive n'avait pu que figurer (scénario de la scène primitive, fantasmes relatifs à la différence des sexes, à la castration qui témoignent de ce que le sujet est pris dans la structure symbolique oedipienne) laissant cependant de côté ce qui a trait au refoulement originaire.

Le psychotique lui, vient nous livrer des lambeaux de ce matériel archaïque : mise en scène d'une relation entre un sein et une bouche, où se déroule souvent un conflit mortifère ; images de déchirement, de mutilation signant l'absence ou la précarité du refoulement. Mais là encore ce qui retient l'attention est moins le contenu fantasmatique ou délirant que l'échec de la pulsion à se lier dans le sens de la vie. Le psychotique semble prisonnier de la pulsion sans parvenir à la lier par la pensée, la symboliser dans la quête métonymique d'un objet toujours plus à la dérive de l'objet originel. Car il reste parasité par cet objet originel, la mère puisqu'il faut le nommer, dans son corps et ses pensées sans jamais s'en distancier parce qu'il ne peut le penser pas plus que la relation qui les réunit.

Il ne peut penser la signification de cet objet car celui-ci reste clivé ; la liaison entre bon et mauvais objet n'est jamais faite ; une séparation rigoureuse empêche



leur mise en contact. Le mauvais objet est un contenu persécutoire, à évacuer, intrusif et abusif dans sa présence ; le bon un contenant à habiter. L'ambivalence est niée ; le psychotique reste pris dans les rouages d'une oscillation perpétuelle entre la haine du mauvais objet que la projection ne peut réduire à la personne physique de la mère qui serait dès lors phobiquement évitable, et entre le désir incestueux comme imminent, omniprésent de l'objet idéalisé. Mais qu'il s'agisse de l'un ou de l'autre, désir de destruction, ou désir incestueux, ils restent du domaine de l'impensable, de l'inconcevable et pas seulement de l'impensé, l'inconçu, l'inconscient ; pure horreur du meurtre, pure horreur de l'inceste qui entraînent une paralysie de la représentation. Que faire alors de ces sentiments, de ces éléments bêta non abstraits et trop imprégnés des aspects sensibles ? S'en débarrasser par l'identification projective et la projection pour éviter l'envahissement par ces deux aspects de la pulsion qui pourrait attirer le sujet dans une opération suicidaire.

Le fantasme de la scène primitive qui vient figurer la propre conception du sujet par ses géniteurs ne dépassera pas ce mode de relation primaire à l'objet, au sein. Scène primitive et unité primitive sont liées en tant qu'elles sont le fait dans leur appréhension même d'un clivage ; de là à suggérer que la position schizoparanoïde ne commence pas par une interaction dyadique avec un objet unique clivé par le Moi de l'enfant de manière défensive, dans la relation qu'il vit au manque de la mère, mais par une interaction triadique du Moi avec deux parents clivés selon la qualification bonne ou mauvaise, et combinés entre eux- (fantasme du parent combiné de Mr KLEIN, précurseur ou héritier du fantasme de la scène primitive.)

La scène primitive est alors impensable car ses deux termes restent identifiés par leur qualité bonne ou mauvaise ; leur copulation ne peut être conçue au risque d'une contamination de l'un par l'autre. Dès lors le sujet ne peut



être issu de l'union de deux parents sexuellement différenciés au sein d'une triangulation oedipienne ; il ne peut naître que coupable de leur mise en relation, endommagé par la marque du mauvais objet, ou de façon parthogénétique de l'un des deux parents seulement. Mais il faut bien se garder de penser à une telle conception et si toute pensée y conduit que la pensée s'anéantisse.

Ainsi cette construction historique dont nous parlions concernant la relation présente entre l'enfant et la mère, entre lui et le couple parental, entre le père et la mère ne fait pas l'objet d'une élaboration secondaire par la pensée. Les pensées qui s'y rattachent, mutilées par le clivage et la projection, sont des pensées non pensées à évacuer ; elles ne permettent pas de dépasser le domaine de la subjectivité pour devenir sujet.

La question du pourquoi reste posée ; nous pouvons toujours avancer que le psychotique ne peut aller au delà de ce mode d'appréhension de l'objet et tolérer la dépression parce que ses expériences avec la mère, avec le couple parental ne lui ont pas permis d'accéder à une perception de l'objet dans sa totalité, de pouvoir penser son absence, le tuer par la pensée.

Si l'on suit Bion, le défaut se situe peut-être dans la capacité de contenance de la mère ou de son substitut ; contenance qui est le prolongement de la situation concrète du fœtus à l'intérieur du corps maternel.

"Suivant le modèle des relations corporelles qui s'instituent pendant la grossesse, une mère contenant possède cette capacité de rêverie, dont parle Bion, quand elle peut alimenter psychiquement le bébé en lui assurant de la cohérence et de la compréhension à travers "l'artère ombilicale" (contenante de l'idéalisé ou du bon) et le désintoxiquer en recevant son angoisse à travers une



imaginaire veine ombilicale (contenante du persécutoire et du mauvais). De plus elle sera non seulement capable de contenir et de métaboliser les identifications projectives du Moi du bébé, mais encore de rendre possible un certain insight de celles-ci dans une relation dynamique et commengale (Sémeiologie psychanalytique ; Maria Carmen Gear, Ernesto César Liendo). En partant de ce modèle la contenance peut être de trois types :

1 - la véritable contenance dans laquelle la mère se laisse "avalier" dans l'introjection idéalisée et "déféquer" dans l'identification projective des aspects persécutoires, mais encore sémiotise, symbolise cet échange projectif.

2 - Soit un excès d'absence ou non contenance ; l'enfant expérimente alors des angoisses "annihilantes" (Freud : Inhibition symptôme et angoisse) qui ne sont ni reçues, ni interprétées, parlées par la mère. Parfois même celle-ci refuse de reconnaître, sur le mode du déni, que le déplaisir a fait partie du vécu de l'enfant. Nous faisons là allusion tant à l'expérience de manque, source de tension, mais aussi à la rencontre avec des expériences corporelles sources de souffrance et qui viennent renforcer la perception de l'hostilité ambiante.

3 - Soit une pseudo- contenance où le Moi de la mère se transforme en dépositaire des identifications projectives du bébé, mais sans que cette mère parvienne à l'insight de ce qui arrive et le lui communique. Elle perpétue sans la comprendre une symbiose qui les maintient dans l'orbite l'un de l'autre et utilise à son tour l'enfant comme contenant de ses propres identifications projectives ; excès de présence alors, où l'enfant n'est que le dépositaire des pensées de la mère ; présence intrusive, abusive qui vole et viole son espace corporel et psychique, ne lui permettent pas d'aménager cet espace de solitude dont parle Wircott, berceau du fantasme, où il aurait le sentiment de



s'absenter en présence de la mère, comme si elle n'était pas là.

Mais que l'excès soit dans un sens ou dans l'autre, absence d'interprétation ou violence de l'interprétation, aucun de ces échanges n'aide l'enfant à fonctionner comme contenant de ses propres sentiments et émotions, puis à les élaborer ; ceux-ci restent du domaine de l'impensable.

Il persiste ainsi à ne pas percevoir la mère dans son individualité et ne peut s'en forger une représentation qui apparaîtrait en effigie dans le réseau des représentations contenues dans l'espace de la pensée.

Par la suite toute pensée en rapport avec les structures pulsionnelles ne peut être qu'attaquée par la déliaison et évacuée sur le mode de la projection et de l'identification projective.

Ce fonctionnement mental n'exclut pas cependant le développement intellectuel, au contraire il peut se créer un secteur complètement clivé où l'activité intellectuelle est surinvestie, et qui a pour fonction d'aider à contre-investir une certaine pensée, celle en rapport avec la pulsion.



III - OBSERVATIONS



A) Ie observation.

Melle P. est une grande jeune fille, d'allure soignée mais assez raide dans son corps ; les gestes sont retenus, la mimique et le regard peu mobiles et elle s'exprime avec un certain maniérisme. Nous nous proposons de retranscrire le premier entretien que nous avons eu avec elle à l'occasion d'un séjour en hôpital de jour consécutif à une décompensation délirante.

Suit un commentaire en mot à mot d'une partie de cet entretien consacrée à son histoire familiale, puis un essai de synthèse relatif aux possibilités identificatoires de Melle P. à travers les temps principaux de son récit.

Pour conclure nous donnerons un aperçu global de ce qui nous paraît être à l'oeuvre chez elle, à savoir la destruction de la pensée aboutissant au vide, et les tentatives délirantes pour y échapper.



1) Entretien

- Mlle P. : Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

- Investigateur : Eh bien on est là pour faire le point de votre situation.

- Elle est plutôt lamentable ma situation. Parce que vraiment j'arrive plus à ..... faire quoi que ce soit j'arrive plus non plus à parler, j'ai du mal à parler de plus en plus.

Et je deviens de moins en moins bavarde, je ne trouve plus rien à dire, c'est le vide complet, total dans ma tête.

- Et depuis quand ?

- J'ai été un mois à Saint Jean de Dieu et puis c'est à la fin surtout, parce qu'au début j'étais excitée et puis je délirais et ça a duré 15 jours, 3 semaines à peu près tout en étant consciente quand même et puis après je suis tombée vraiment dans la dépression totale parce que je, j'étais plutôt excitée avant.

Et puis ça fait plusieurs années que je me soigne, enfin la première fois que j'ai été malade, la première fois que j'ai été malade c'était en 68, alors là j'ai eu une cure de sommeil à Châlons-sur-Saône dans une clinique privée et puis après j'ai eu une quantité de médicaments, bien sûr pour me remonter ; c'était un peu, ça ressemble un petit peu à ce que j'ai en ce moment, la dépression, mais c'était bien moins fort j'ai l'impression ; et puis j'ai été malade il y a deux ans à nouveau .....

Et cela allait très bien cet été là, je me suis remise, c'est pareil j'avais les mêmes symptômes et puis en bien moins accentués, et là je me suis remise assez rapidement et puis ça allait très très bien, j'ai été nommée à Lyon, alors j'avais eu ma mutation, cela faisait plusieurs



années (bégaiement) .... je peux plus parler, c'est bien simple je vous dis je ne peux plus articuler, cela faisait plusieurs années que je demandais ma mutation pour Lyon et puis je l'ai pas obtenu, et puis cette année là je l'ai obtenu, tout allait pour le mieux, j'avais un petit appartement à Lyon et puis tout d'un coup j'ai eu une laryngite j'ai eu des antibiotiques, beaucoup d'antibiotiques et puis après ça a été la chute totale ; j'étais un petit peu perdue ..... et puis voilà et puis j'avais peur, j'avais l'impression qu'on me poursuivait, qu'on voulait m'arrêter, enfin j'avais peur, des symptômes de peur c'est pourquoi je suis allée à l'hôpital St Jean de Dieu.

- Et ça c'était à la suite des antibiotiques ?

- Oui. Remarquez que chaque fois c'était à la suite des antibiotiques que j'avais cette crise, que je faisais cette, chaque fois c'était à la suite d'antibiotiques ; alors je ne sais pas si ça vient vraiment des antibiotiques, j'en sais rien ou si c'est à la suite d'une période de fatigue qui correspond, je sais pas du tout .....

Puis alors je me sens vraiment mal dans ma peau, je suis mal n'importe où, j'arrive pas, je suis pas adroite, je j'arrive plus, ce matin j'ai essayé de faire une poupée là, j'arrive pas enfin j'arrive quand même, mais faut voir à quel prix et puis j'ai envie de rien faire absolument rien faire. Et puis si je fais rien je m'ennuie aussi, alors c'est un véritable cercle vicieux .....  
.....

- Hum

- Ça fait très longtemps que je prends des médicaments pour les nerfs. Ma rechute est peut être due aussi au fait que pendant les vacances j'ai, souvent je ne les prenais pas,



ça allait tellement bien pendant les vacances que je prenais pas les médicaments ; cet été là je les ai pris plus ou moins parce que ça allait tellement bien, ça allait trop bien.

- Trop ?

- Eh bien, chaque fois c'est pareil quand ça va trop bien, enfin trop bien c'est-à-dire par rapport à cette situation que je disais que je trouve que ça allait trop bien. Chaque fois que ça va être bien ça ne dure pas longtemps, après je retombe, je fais une crise.....  
L'hôpital de jour pour moi finalement je ne sais pas si c'est la solution, j'ai l'impression que j'aurais plus besoin de soins encore ; je crois que à Châlons il y a 7 ans peut-être, il y a 2 ans aussi, je crois que j'ai eu des électrochocs parce que là bas c'est pas le même genre qu'ici, on voit que vous êtes malade, on vous embarque et puis ça y est c'est la cure de sommeil ; j'ai eu des perfusions aussi il y a 2 ans, beaucoup de perfusions. Alors je me sens vraiment pas capable de reprendre mon métier, parce que je ne pourrais pas, je ne pourrais pas parler et puis je n'arriverais pas à faire mon travail, c'est pas possible je ne sais plus où j'en suis ..... J'arrive même plus à lire, je peux plus lire, à la télévision je comprends plus, je ne comprends pas ce qu'on me dit, à la télévision, je regarde la télévision mais je ne comprends pas, bien sûr hier j'ai essayé de regarder la Princesse de Clèves, c'est comme si je n'avais rien regardé, hier j'ai essayé de regarder l'expression corporelle mais c'était pareil ça n'a pas laissé grand chose ; je ne me souviens même pas de ce que j'ai entendu ..... J'ai essayé de lire mais je ne sais même pas ce que je lis. Je me demande si je vais m'en sortir parce que vraiment cette fois c'est le summum, c'est le néant complet .....



- Est-ce que vous pourriez, pour préciser un petit peu, essayer de parler de vous-même ?
- Oh, j'ai toujours été très timide, je me suis toujours complexée envers les autres, j'arrive pas et je ne parle pas suffisamment, je ne trouve pas les sujets de conversation je, surtout en ce moment, c'est vraiment un problème, mon gros problème en ce moment parce que je ne trouve pas de sujets de conversation, je me demande quand je vais voir des gens, je me demande ce que je vais leur raconter, je trouve pas à parler, si quelqu'un parle je vais participer un petit peu à la conversation, je vais suivre l'idée mais moi je n'arrive pas à émettre des idées moi-même, j'arrive pas à trouver des sujets de conversation moi-même à part la pluie et le beau temps, un truc comme ça, je suis complètement vidée, alors finalement l'hôpital de jour je me demande comment je vais arriver à communiquer avec les autres parce que je me sens murée dans mon, dans mon enfin dans moi.
- Mais cela ne vous faisait pas ça avant ?
- Eh bien non.
- Alors finalement qu'est-ce qui s'est passé ?
- Je sais pas, je comprends pas, je suis comme paralysée, toutes mes activités sont paralysées, toutes mes facultés sont paralysées, je ne sais pas de quoi ça vient, je me demande, je sais pas du tout, j'arrive de moins en moins à savoir, je comprends plus..... Je sais que bien souvent je suis mal dans ma peau mais enfin il y a quand même des périodes où j'arrive, j'arrive à être comme les autres, il y a des périodes où j'ai pas de problèmes, pratiquement pas de problèmes. Mais là vraiment ça va plus quoi ..... ; je vois pas comment m'en sortir, vraiment pas, les médicaments,



enfin si il y a les médicaments ..... puis je vois, je vois mal enfin je vois un peu trouble et puis je suis dans un état, comme dans un état second, là je sais y a un décalage, j'ai un écran entre moi et vous, je sais pas comment il faut l'exprimer (bégaiement) j'ai du mal à m'exprimer, je suis emmurée dans moi, il y a un écran entre moi et les autres .....

J'ai envie de rien faire ; je conduis encore ma voiture, mais j'ai peur d'avoir un accident parce que j'ai des réflexes bien moins, je fais attention il faut que je fasse très attention et puis finalement je suis obligée d'avoir ma voiture pour les déplacements ..... J'ai une espèce de paralysie.

- Et les autres fois cela vous faisait la même chose ?

- Oh moins, moins, moins accentué, les autres fois j'ai eu des cures de sommeil, j'ai pas été soignée comme cette fois, cette fois j'ai pas eu de cure de sommeil, j'ai été, j'ai eu quelques médicaments c'est tout, j'ai pas été soignée par exemple il y a 2 ans j'avais fait une rechute, c'est pareil je délirais un peu, je.. je nageais un peu dans l'irréel et j'étais, je suis allée voir le médecin parce que j'avais peur aussi alors je voulais être entourée et il m'a embarqué tout de suite, enfin j'y suis allée je n'avais pas de rendez-vous rien et puis tout de suite il s'est rendu compte que j'avais besoin d'une cure de sommeil, enfin il m'a fait une cure de sommeil tout de suite, tout de suite, peut être des électrochocs aussi il me semble. Mais justement je lui ai dit, j'ai dit au médecin enfin quand il m'a piqué pour la première fois, je lui ai dit que je ne voulais pas d'électrochocs et il m'a dit qu'on en faisait plus mais moi je crois qu'il m'en a fait, il me semble bien qu'il m'en a fait. Alors ça fait deux fois que j'ai été soignée comme ça, cette fois



*j'ai été soignée différemment. J'ai pas eu d'électrochocs, j'ai pas eu de perfusions, j'ai rien eu du tout et je sais pas si c'est la bonne solution justement ; parce que j'avais bien un peu ces symptômes l'autre fois, mais moins accentués que cette fois, cette fois je suis vraiment dans un état second ..... je suis paralysée quoi, bien plus que d'habitude. D'habitude c'est pareil j'avais pas d'idées, j'avais la tête vide mais je crois que c'était moins important. Chaque fois c'était de plus en, enfin à chaque crise ça a été plus important j'ai l'impression ; ça prend de l'amplitude .....*

- Mais en fait je ne sais rien de vous, qu'est-ce que vous faites ?
- *Je suis professeur, professeur d'enseignement technique théorique, secrétariat, j'enseigne du secrétariat. Je me sens pas toujours bien dans ma peau de prof., d'abord j'ai peur de ne pas y arriver, souvent j'ai peur de ne pas arriver à faire mes cours, j'ai peur de ma mémoire, mais enfin ça va bien, j'ai pas de gros, gros problèmes. Mais on peut pas dire que je sois bien à l'aise dans ma peau de prof. quand même ; ça me pose des problèmes. A la rentrée par exemple chaque fois j'appréhende, j'ai peur, je me demande si je vais pouvoir y arriver, j'ai toujours été complexée. En ce moment je le suis davantage encore parce que je comprends rien, j'avais fait un tricot il y a 2 mois, un pull over, il était assez compliqué, il y avait une torsade assez compliquée bon, j'ai très bien fait, ça marchait très bien il y a 2 mois, j'étais pas malade et je l'ai tout défait parce qu'il s'était tendu, j'ai essayé de le refaire, du moins j'ai commencé, je savais plus du tout comment je l'avais fait, j'ai essayé de relire le modèle, j'ai mis au moins trois heures à comprendre ce qu'il disait, j'arrivais plus ..... Alors c'est vraiment*



*l'eau et le vin par rapport à ma situation antérieure, c'est vraiment, j'ai l'impression que chaque jour ça va plus mal, ça s'améliore vraiment pas, ..... ça fait 7 ans que j'enseigne ..... c'est ça que j'ai de bon c'est que je me mets en contact avec mon ancien médecin.*

- Qui est-ce ?

- *Là enfin là en ce moment, donc à l'hôpital Jean de Dieu enfin St Jean de Dieu je suis suivie par le médecin, le Docteur T., c'est un jeune docteur et puis auparavant j'étais suivie très très longtemps, pendant 7 ans à peu près par le Docteur X à Châlons-sur-Saône, alors peut-être lui pourrait vous indiquer, vous donner des renseignements intéressants ; parce que cette année je me trouve à Lyon, alors je suis allée à l'hôpital St Jean de Dieu c'est une coïncidence d'ailleurs ; si j'habitais Monceaux les Mines comme l'an dernier, certainement j'aurais atterri à Châlons-sur-Saône, alors en étant à Lyon, et puis j'ai pensé à la M.G.E.N. comme je sais qu'au point de vue hôpitaux psychiatriques c'est vraiment très imp. enfin ils ont fait de très grandes choses.*

- Mais ce que j'aurais voulu essayer de comprendre avec vous, c'est pourquoi et comment vous en êtes arrivée là ?

- *Moi je sais pas bien, et puis j'ai du mal à m'exprimer en ce moment, je sais pas, je sais pas.*

- Etant donné votre personnalité, votre histoire familiale ?

- *Familiale oui alors moi je suis la seule qui ai fait des études, je sors d'un milieu très modeste ; mon père est paralysé, depuis ..., enfin j'avais 4 ans*



quand mon .... il est tombé paralysé puisqu'il a eu un accident, il a fait une attaque mais enfin il marche maintenant il s'est bien remis, enfin c'est dû à un accident, c'est pas ..... Puis j'étais souvent toute seule quand j'étais à la maison enfin j'étais élevée entre mes parents, peut être un peu âgés aussi ..... j'étais assez seule, j'ai toujours été assez seule finalement et en société ça me pose, cela me posait beaucoup de problèmes. Quand on a été seule très longtemps, on arrive pas enfin moi j'arrive pas à m'adapter finalement. Pour ça dans le milieu prof. je me suis pas toujours sentie très à l'aise, comme je venais d'un milieu très ..... très peu intellectuel je me suis jamais sentie à l'aise dans le milieu prof.....

- Est-ce que vous vous rappelez l'accident de votre père ?

- Un peu oui. Il travaillait, enfin il avait donc, on est du Beaujolais et il avait de la vigne et il travaillait et il avait un tracteur enjambeur et puis le cheval s'est emballé je sais plus trop quoi il est passé sous un char, sous le tracteur enjambeur et puis il a eu 2, 3 côtes cassées et puis après, 8 jours après, à peu près, il a fait une attaque alors je me souviens très bien qu'on l'avait emmené, une ambulance est venue le chercher, on l'avait emmené à l'hôpital de Mâcon, il a fait l'Antiquaille à Lyon, il a fait Grange Blanche, ils l'ont renvoyé mourant de Grange Blanche puis c'est notre médecin de famille qui l'a sauvé, enfin il a dit quand il est revenu, il a dit bon si dans 3 jours il est pas mort, eh bien on va essayer le tout pour le tout, les médicaments, tout ça, et puis comme au bout des 3 jours il était pas mort, il a tout essayé et finalement il l'a ramené à la vie .....



- Quel âge aviez-vous ?

- 4 ou 6 ans je ne sais plus exactement, enfin j'étais petite. J'ai eu beaucoup de problèmes, ça c'est certain, problèmes familiaux, problèmes personnels en fonction de ma personnalité, de ma personnalité j'ai eu beaucoup de problèmes énormément, et ça a commencé enfin ça a commencé notamment vers 19 ans à peu près, quand je me suis trouvée, quand je suis partie de chez mes parents en somme ; je me suis heurtée un peu à la société, j'arrivais pas à communiquer bien avec les autres ..... je travaillais très bien à l'école aussi, mais finalement je travaillais un peu seule enfin. Je sais pas, je travaillais peut être trop aussi, parce qu'en terminale j'avais eu le prix d'excellence mais dans le fond je me rends compte que c'était surtout dû à mon travail parce que je crois pas être particulièrement intelligente, enfin je réussissais tout, ça allait très bien jusqu'à, après j'ai fait de la philo aussi, alors ça m'a, ça a commencé à me déboussoler surtout que je savais plus tellement à quoi me raccrocher, mais j'ai fait de la philo et puis moi mes parents sont très croyants, alors moi j'ai vraiment fait une crise, je croyais, j'arrivais plus à croire et ça ça m'a déboussolé après la philo ; et ça m'a posé beaucoup de problèmes, je me suis sentie complètement déboussolée.

- Une fois que vous étiez partie de chez vous ?

- Ça a commencé déjà avant, ça a commencé pendant ma dernière année disons, l'année de terminale, là j'ai commencé à me poser de gros problèmes ..... plus savoir très bien pourquoi je vivais, quel but j'avais dans la vie, j'avais 18 ans, oui ça a commencé à 18 ans à peu près ..... puis je voulais continuer mes études à tout prix, puis comme mon frère n'avait pas fait d'études



j'étais un peu embêtée, j'étais gênée je voulais pas continuer à la charge de mes parents, alors j'ai demandé un poste de surveillante et puis comme moi j'avais fait de l'enseignement technique, les postes de surveillante on les avait bien moins facilement que l'enseignement moderne et classique, alors je suis partie dans le Nord, j'ai eu un poste dans le Nord, je suis partie dans le Nord ; là bas j'ai eu une histoire assez abracadabrante.

- Oui

- Parce que moi je vivais un petit peu repliée sur moi-même, puis je rentrais deux ou trois fois chez moi, c'est tout, je voulais fuir le milieu familial aussi parce que je me plaisais plus dans le milieu familial et puis j'ai eu une histoire un peu d'amour, complètement, complètement enfin très bizarre. J'avais l'impression enfin je sais pas si c'est moi-même qui me faisais des illusions ou quoi, enfin j'ai cru aimer quelqu'un et puis, j'ai du mal à raconter parce que ..... je savais pas si c'était réciproque ou pas, finalement j'ai rien fait pour faire la connaissance de la personne en question, mais de mon côté je me demande tout le temps si c'était vrai ou pas et puis j'amplifiais, j'amplifiais un peu tout ..... j'ai vraiment du mal à raconter les choses, j'arrive plus à raconter non plus, je trouve plus les mots ..... je me demande vraiment ce que je vais devenir parce que rester toute seule, chez moi, c'est pas la solution, ici à l'hôpital de jour je sais pas ce que, hier la journée a passé vite quand même, ça m'a fait un petit peu du bien, je me demande qu'est-ce que je vais faire après 3 mois ici ; les activités manuelles je suis vraiment pas adroite, j'arrive pas, j'ai vraiment un mal fou, je me force parce que j'ai pas envie de faire quelque chose, j'ai pas du tout envie. Je me



*demande quelle est la solution est-ce que j'ai encore besoin d'une, d'électrochocs ou quelque chose comme ça pour me mettre un peu dans le bain .....*

- En somme si je comprends bien, à certains moments vous nous dites que vous avez l'imagination qui prend le dessus ?

- *Oui*

- Et puis à d'autres moments au contraire c'est le vide ?

- *Oui c'est ça, à une période donc l'imagination prend le dessus alors là ça va très très bien, je me sens pas mal dans ma peau, je me sens plutôt électrique, eh oui il y a aussi une chose là, c'est que pendant la période d'excitation j'étais électrique, vraiment il y a des moments et, puis alors je rêvais, enfin je rêvais un peu, j'avais l'impression qu'on me faisait justement j'avais peur, j'avais l'impression qu'on me faisait des radiations parce que j'étais électrique et puis maintenant c'est le néant complet, après cette période d'excitation c'est le néant total.*

- Et alors vous voudriez qu'on vous fasse des électrochocs pour vous rendre électrique ?

- *Ben je sais pas ; est-ce que c'est ça, est-ce que ça pourrait être une solution pour me guérir je sais pas.*

- Et quand vous êtes électrique comme ça, vous êtes dans un état qui vous paraît bien ?

- *Oh bien non parce que là ça commençait à aller mal quand même, c'est pour ça que je suis allée me réfugier à l'hôpital St Jean de Dieu. Mais enfin comme je vis dans un rêve je alors je me sens quand même pas mal, j'arrive à m'exprimer, j'arrive bien mieux à m'exprimer que*



*maintenant, mais le fait bien sûr que je sois électrique ça me pose des problèmes quoi au point de vue santé.*

- Et ces imaginations que vous avez, vous savez que c'est de l'imagination ?

- *Sur le moment non, mais après oui je me rends compte que c'est de l'imagination. Maintenant je me rends compte que c'était complètement, que j'étais dans une période où je ou c'était irréel quoi.*

- Quoi donc ?

- *Bien je me comportais, j'avais peur par exemple, j'avais l'impression que les Arabes voulaient ma peau, enfin des tas de trucs avec les Arabes et puis je sais pas, je me comportais, j'avais l'impression d'être le centre du monde, d'avoir une mission à accomplir au point de vue religion etc... j'avais l'impression d'avoir un pouvoir, j'avais l'impression justement que les autres savaient que j'avais ce pouvoir et puis qu'on voulait m'enlever enfin etc parce que j'étais un peu trop puissante, enfin je sais pas au début, pour vous raconter c'est difficile, moi je me souviens un peu, mais c'est difficile, j'étais dans un rêve, c'était dans l'irréel.*

- Et quand savez-vous que c'est du rêve et pas de la réalité ?

- *Bien je m'en rends compte après, après un certain temps où je suis allée donc à l'hôpital, j'ai été soignée, j'ai dormi parce ce je pouvais plus dormir, je pouvais plus dormir du tout, j'ai passé au moins dix nuits sans dormir mais à être en forme quand même et justement maintenant c'est le contraire, je subis le contre-choc, je suis vraiment plus en forme du tout chaque fois c'est pareil, c'est le même genre, je ne peux plus dormir,*



j'arrive plus à dormir, j'arrive plus à dormir et je vis dans un rêve où je suis un peu le centre du monde où je regarde la télé, je fais des rapports avec moi-même, je repasse toute ma vie au peigne fin, j'interprète des événements, j'interprète par exemple les les les actes des autres, la façon de, j'ai l'impression qu'ils me font des signes, j'ai l'impression vraiment c'est abracadabrant ..... Mais ça c'est intérieur finalement, c'est une sensation intérieure parce que j'arrive dans ces périodes de délire, je me comporte comme d'habitude avec les autres quand même pratiquement mais c'est intérieur, je vis dans un rêve .....  
.....

- Et le reste de votre famille ?

- J'ai un frère qui est marié et puis comme tout le monde des oncles, des tantes, des cousins, .....  
Il y a une période où justement la famille, j'aimais plus tellement la famille parce que j'avais fait des études, alors évidemment on pouvait plus tellement discuter, parce qu'on parle toujours plutôt bien sûr d'histoires de campagne, parce que mes parents sont à la campagne. Alors il y a eu une période où je me suis détournée de la famille, c'est parce que je faisais des complexes de supériorité, mais enfin je me sentais pas plus à mon aise, mais maintenant finalement je me rends compte que je suis pas plus avancée qu'eux, j'en fais pas plus qu'eux.

- Et avec votre mère ?

- Eh bien on se disputait souvent, je m'énervais souvent parce que mes parents sont quand même un peu spéciaux, un peu spéciaux, j'en sais rien je sais plus. Je me, longtemps pendant très longtemps, depuis l'âge de 18ans,



je suis partie pour fuir un peu le milieu familial, pendant très longtemps j'étais agressive avec mes parents ..... Mon père avait des manies comme il était paralysé, un peu grenouille de bénitier, alors ça me posait des problèmes parce que j'arrivais plus à tolérer tout ça, à supporter. Puis maintenant j'ai l'impression qu'ils sont encore plus doués que moi parce que j'arrive plus à rien faire, je suis tellement complètement vide, que j'ai l'impression maintenant qu'ils sont bien plus doués que moi, ma mère est très active finalement, elle a de grandes qualités comme en ce moment à côté de moi c'est pas comparable, je suis vraiment incapable de faire quelque chose alors finalement elle est capable de faire des tas de choses ..... et puis ils sont très gentils avec moi ..... ils sont un peu dépassés bien sûr, comme moi aussi, un peu dépassés par les événements parce que vraiment je sais plus où j'en suis du tout, je sais plus ce qu'il faut faire.

- Quel âge ont-ils ?

- Mon père va avoir 67, puis ma mère 64 je crois.

- Et vous ?

- 30

- Et votre frère ?

- 33 ; mon frère il est parti en pension assez tôt comme il était très turbulent, très pénible, ma mère ayant beaucoup de choses à faire, mon père à sa charge, elle l'a mis en pension et je crois que finalement pour moi ça a été, c'est pas que je m'entendais particulièrement avec lui parce qu'il était assez terrible comme



enfant, mais pour moi ça a été dans le fond, ça pas été une bonne chose parce que je me suis retrouvée toute seule avec mes parents très longtemps et puis je travaillais bien à l'école alors évidemment j'avais ça qui me passionnait, oh j'ai dû tenir le coup justement parce que j'avais cette passion, mais autrement je sais pas, parce que finalement c'est pas gai chez moi, y a pas de la gaité, l'ironie tout ça.

- On parlait chez vous ?

- Oh oui mais pour toujours la même chose ; on parle pas tellement, tellement. C'est toujours le même refrain, et ça j'ai l'impression que c'est pour ça que moi j'ai du mal à parler, j'ai trop vécu longtemps comme ça sous cette emprise ..... Il y avait des périodes où je me suis mise, en général c'étaient des périodes qui précédaient une crise justement, où il y a des périodes des moments où je me mets à parler beaucoup et justement mes parents trouvaient ça bizarre que je parlais comme ça parce que d'habitude c'était pas dans ma nature de parler alors j'ai quelquefois, je suis parvenue à parler, je me sentais bien dans ma peau et puis tout de suite après je tombais dans l'irréel, dans un rêve et puis je faisais, je faisais une dépression.



2) Le mot à mot.

A la demande de l'investigateur, désireux de connaître l'histoire familiale et personnelle de Melle P., histoire qui n'a pas été encore évoquée malgré les sollicitations répétées, celle-ci va répondre par un récit extrêmement condensé, où opèrent les processus primaires.

Outre la condensation nous aimerions en souligner la fragmentation, le manque de liens associatifs entre les représentations ainsi que l'absence de toute expression émotionnelle, le second point étant peut-être conséquence du premier.

A l'écouter nous avons eu le sentiment, dans un premier temps, que ce récit n'était pas questionnable et elle ne demandait nullement qu'il le soit puisqu'elle en imposait elle-même sa clôture *"comme je venais d'un milieu très... très peu intellectuel je ne me suis jamais sentie à l'aise dans le milieu prof."* résumant en quelque sorte ses difficultés à un problème de classe sociale. Une certaine inhibition intellectuelle résultait de la carence représentative de ce texte, nous avons l'impression qu'elle n'en avait pas assez dit, notamment en ce qui concerne le personnage maternel qui n'est introduit que par l'investigateur.

Et paradoxalement en même temps nous avons l'intuition qu'elle ne pouvait en dire plus, et que cette non-représentation était d'un tout autre registre qu'un refus de représentation évoquant le refoulement. En somme l'essentiel était dit.

Ce n'est que la relecture mot à mot qui nous a permis de proposer une ébauche de ses possibilités identificatoires. Bien entendu cette appréhension ne nous révèle que sa "mise en structure", son mode de réponse, mais sans que nous puissions dire à quoi. Certaines lacunes de l'entretien autour du désir des parents entre eux et pour elle nous



nous interdisent d'aller plus loin. Là n'est d'ailleurs pas l'objet de notre étude. Nous désirerions plutôt insister sur la pauvreté voire l'absence des représentations relatives à l'histoire familiale et la carence des liens les unissant qui font du sujet, à la limite, un sujet sans histoire.

- *"Familiale oui alors moi je suis la seule qui ai fait des études"* Dès à présent notons la précipitation du discours qui se présente comme un récit (familial) à évacuer et sur lequel il ne faut pas revenir, en pensée.

*"Alors"* introductif du mythe en ce temps là marque le début, l'origine d'une histoire. On attendrait à juste titre qu'elle évoque ceux qui l'ont précédé et créé avant que de s'évoquer elle-même. Or ce qui suit : *"moi je suis la seule qui ai fait des études"* dénote plutôt qu'il lui faut annoncer sa différence (elle est la seule) avant que de naître, et qu'elle s'est fabriquée toute seule une identité par le biais des études, s'excluant ainsi de tout rapport avec sa famille.

*"Moi je suis"* indique que c'est bien là que repose son identité, sur une différence à forte valence narcissique et sur une autocréation ; comme si perçait le fantasme de s'être engendrée elle-même.

- *"Je sors d'un milieu très modeste"*. Faut-il souligner qu'elle en sort donc qu'elle ne veut plus y être (elle ne dit pas : je suis d'un milieu...).

- *"Mon père est paralysé depuis... enfin j'avais 4 ans quand mon... il est tombé paralysé puisqu'il a eu un accident, il a fait une attaque mais enfin il marche maintenant il s'est bien remis."* Le contexte syntagmatique imposerait qu'elle définisse son milieu d'origine par la profession du père ; or il semble y avoir là condensation entre deux chaînes de pensée : l'une concernant la référence socioculturelle, l'autre l'image paternelle, ce qui a pour effet de



doter son père d'un déficit au lieu de lui attribuer une référence professionnelle et de le définir par un en-moins. Cela ne veut pas dire que ce soit l'accident survenu au père qui soit responsable de cette représentation en négatif mais la réalité de cet accident est peut-être venue la concrétiser, la redoubler. Notons d'ailleurs que l'emploi du présent semble perpétuer cet état de fait alors qu'elle précise par la suite qu'il marche et qu'il s'est bien remis. Cependant il semble bien qu'avant la paralysie se soit dessiné un mouvement vers le père. En effet, lorsqu'elle évoque le moment de l'accident elle personnalise ce souvenir en le situant par rapport à son âge (*" depuis... enfin j'avais 4 ans "*) mais aussitôt l'expression *"mon père"* employée précédemment est écartée pour un *"il"* formule beaucoup plus neutre. Cette représentation du lien qui pouvait alors les unir est-elle trop compromettante, comme si du coup elle prenait la place de sa mère ; ce *"il"* n'a-t-il pas pour fonction d'éloigner toute reviviscence d'affects liés à ce qui, en ce temps là, pouvait les rapprocher ?

Et c'est bien un moment très traumatique pour elle que suggère la condensation *"tombé paralysé"* (il est d'abord tombé puis a fait une attaque qui l'a paralysé) un coup de tonnerre dans un ciel serein dont elle a hâte d'évacuer le souvenir.

- *" Enfin c'est dû à un accident, c'est pas..."* comme moi poursuivrions nous. Et elle refuse désormais toute similitude, toute identification au père.

- *" Puis j'étais souvent toute seule quand j'étais à la maison "*. La désignation de la mère reste suspendue, elle se représente toute seule, même en sa présence comme si elle tentait là de l'halluciner négativement mais cette tentative échoue, la mère apparaîtra quand même, neutralisée toutefois dans le terme *"mes parents"*.

- *" enfin j'étais élevée entre mes parents "*. Elle n'a pas été élevée par mais entre ses parents. Entre sous



entend une simple cohabitation en exclusion de toute relation de dépendance affective. Mais qui l'a élevée sinon sa mère et son père ? Elle paraît refuser tout rapport de filiation afin de maintenir à distance ses objets parentaux et de casser les liens père - mère - enfant.

- *"Peut être un peu âgés aussi"*. Son père avait 37 ans, sa mère 34 à sa naissance, ce n'est pas un âge particulièrement avancé. Tenterait-elle dans cette formulation d'éloigner dans le temps et de sa pensée ce dont elle est issue soulignant à nouveau sa tentative de les tenir éloignés de sa destinée ?

- *"..... J'étais assez seule, j'ai toujours été assez seule finalement et en société ça me pose, cela me posait beaucoup de problèmes. Quand on a été seule très longtemps, on n'arrive pas, enfin moi j'arrive pas à m'adapter finalement"*. Assez mais plus toute seule puisqu'il y avait la présence de sa mère et de son père; peut-être exprime-t-elle le regret qu'il n'y ait pas eu d'autres enfants chez elle, frères et soeurs ou camarades vers lesquels elle aurait pu tourner son regard. Elle voit dans cette absence de recours extérieur l'un des facteurs de ses difficultés relationnelles présentes et passées mais sans pouvoir en penser le pourquoi.

- *"Pour ça dans le milieu prof, je me suis pas toujours sentie très à l'aise, comme je venais d'un milieu très...très peu intellectuel, je ne me suis jamais sentie à l'aise dans le milieu prof....."* Est-ce à dire qu'elle n'a jamais pu, même loin de lui, se déprendre, s'absenter de son milieu auquel elle refusait pourtant de s'identifier dans sa volonté d'en être différente ; outre la culpabilité à en être sortie n'y a-t-il pas le sentiment d'y appartenir encore, qui est à l'origine du malaise dans son entourage professionnel.



- "Est-ce que vous vous rappelez l'accident de votre père ? "

- "Un peu oui. Il travaillait enfin il avait donc, on est du Beaujolais et il avait de la vigne et il travaillait et il avait un tracteur enjambeur et puis le cheval s'est emballé je sais plus trop quoi, il est passé sous un char, sous le tracteur enjambeur et puis il a eu 2,3 côtes cassées et puis après, 2 jours après, à peu près, il a fait une attaque alors je me souviens très bien qu'on l'avait emmené, une ambulance est venue le chercher, on l'avait emmené à l'hôpital de Mâcon, il a fait l'Antiquaille à Lyon, il a fait Grange-Blanche, ils l'ont renvoyé mourant de Grange-Blanche puis c'est notre médecin de famille qui l'a sauvé, enfin il a dit quand il est revenu, il a dit bon si dans 3 jours il est pas mort eh bien on va essayer le tout pour le tout, les médicaments, tout ça, et puis comme au bout des 3 jours il était pas mort, il a tout essayé et finalement il l'a ramené à la vie....."

Le récit de l'accident du père comme moment traumatique relevé par l'investigateur nous surprend par son absence d'affects, d'émotion ; il se veut uniquement anecdotique. Nous sommes cependant frappés par le contraste entre "mon père est paralysé" et l'insistance des signifiants dotant le père d'un certain pouvoir "il travaillait, il avait... il avait de la vigne, il avait un tracteur enjambeur, et il travaillait".

D'autre part le seul souvenir précis qu'elle garde de cet évènement est qu'on "l'avait emmené" celui d'un départ, d'une perte ; et c'est un père mourant qui lui revient, sauvé de justesse par le médecin de famille, ressucité après 3 jours d'agonie. Mais c'est un père autre, un père désormais à la charge de sa mère comme elle le dira par la suite.



- " Quel âge aviez-vous ? "

- " 4 ou 6 ans je ne sais plus exactement, enfin j'étais petite. J'ai eu beaucoup de problèmes, ça c'est certain, problèmes familiaux, problèmes personnels en fonction de ma personnalité, de ma personnalité, j'ai eu beaucoup de problèmes énormément et ça a commencé. " Elle avait déjà précisé qu'elle avait 4 ans lors de cet événement. L'âge de 6 ans correspond-il à un autre départ, celui du frère ?

Quoiqu'il en soit elle refuse toute autre représentation relative à sa petite enfance et reprend la formulation initiale de l'investigateur "Problèmes familiaux, problèmes personnels en fonction de ma personnalité" comme pour éluder la question.

La suite du récit vient gommer la période de 4 à 18 ans ; ce n'est sans doute pas sans raison.

- " Enfin ça a commencé notamment vers 19 ans à peu près, quand je me suis trouvée, quand je suis partie de chez mes parents en somme, je me suis heurtée un peu à la société, j'arrivais pas à communiquer bien avec les autres..... je travaillais très bien à l'école aussi, mais finalement je travaillais un peu seule enfin je sais pas, je travaillais peut-être trop aussi, parce qu'en terminale j'avais eu le prix d'excellence mais dans le fond je me rends compte que c'était surtout dû à mon travail parce que je crois pas être particulièrement intelligente, enfin je réussissais tout, ça allait très bien jusqu'à... " Par le "notamment" elle choisit d'abord l'année de ses 19 ans pour marquer le début de ses troubles, laissant en suspens d'autres souvenirs relatifs à son année de terminale qui réapparaîtront dans la suite du discours. Année où elle s'est trouvée... seule poursuivrions-nous ; mais cette représentation trop compromettante, car elle laisserait supposer qu'elle avait quelque attache dans son milieu



familial est écartée pour une formule plus neutre : le départ de chez les parents qui marque l'entrée dans la vie sociale et adulte.

Avant son départ *"ça allait très bien"* puisqu'elle travaillait très bien à l'école. Nous voyons là la fonction défensive de l'école et des études qui ne nous apparaissent pas comme une activité sublimatoire, mais comme un système de pensée, celle en rapport avec le pulsionnel. Et quand elle évoque l'avant du départ ce n'est pas dans sa famille qu'elle retourne en pensée mais dans ses études et les satisfactions narcissiques qu'elle tire de ses brillants résultats.

- *"Après j'ai fait de la philo aussi, alors ça m'a, ça a commencé à me déboussoler surtout que je savais plus tellement à quoi me raccrocher, mais j'ai fait de la philo et puis moi mes parents sont très croyants, alors moi j'ai vraiment fait une crise, je croyais, j'arrivais plus à croire et ça ça m'a déboussolée après la philo ; et ça m'a posé beaucoup de problèmes, je me suis sentie complètement déboussolée."* Il semble qu'on puisse clarifier cette formulation si embrouillée. Il est certes concevable qu'une année de philo peut remettre nombre de repères en question et notamment les repères offerts par la religion (elle ne savait plus à quoi se raccrocher). La suite du discours (*"mais j'ai fait de la philo et puis moi mes parents sont très croyants, alors moi j'ai vraiment fait une crise, j'arrivais plus à croire."*) donne cependant à penser que ce n'est pas les études de philo en elles-mêmes qui ont bouleversé ses croyances ; mais elle y a peut-être découvert que celles-ci n'étaient pas partagées par tous et du même coup elles devenaient personnalisées par ses parents contaminées par eux (*"et puis moi mes parents sont très croyants"*) dès lors elle ne pouvait plus y adhérer, mais à quel prix ! Elle perdait un tiers symbolique, précieux en le personnage de



Dieu le père, de la même façon qu'elle avait en quelque sorte perdu autrefois son père, après l'accident.

- "Une fois que vous étiez partie de chez vous ?"

- "ça a commencé déjà avant, ça a commencé pendant ma dernière année disons, l'année de terminale, là j'ai commencé à me poser de gros problèmes.... plus savoir très bien pourquoi je vivais, quel but j'avais dans la vie, j'avais 18 ans, oui ça a commencé à 18 ans à peu près....." Et là l'investigateur ne peut penser que ce qui est "débous-solant" pour elle ce n'est pas la séparation d'avec les parents, un lien insuffisamment menacé par la castration symbolique, mais bien de se retrouver face à ses parents, sa mère surtout et à son désir pour elle. Elle ne pouvait avoir de but dans la vie, devenir à son tour épouse et mère, ne disposant pas d'objets substitutifs, métonymies de l'objet premier, celui-ci n'ayant jamais pu être représenté de façon convenable (représentations suffisamment substitutives entre l'horreur et le désir d'inceste = A. Green).

- "Puis je voulais continuer mes études à tout prix, puis comme mon frère n'avait pas fait d'études j'étais un peu embêtée, j'étais gênée, je voulais pas continuer à la charge de mes parents, alors j'ai demandé un poste de surveillante et puis comme moi j'avais fait de l'enseignement technique, les postes de surveillante on les avait bien moins facilement que l'enseignement moderne et classique alors je suis partie dans le Nord j'ai eu un poste dans le Nord, je suis partie dans le Nord ; là-bas j'ai eu une histoire assez abracadabrante." Les études restaient sa seule réponse possible : s'identifier à un objet idéal, celle qui a fait des études, qui soit diamétralement opposé à ses objets parentaux. On comprend dès lors que pour concrétiser au niveau du réel ce désir d'en sortir (de la mère surtout) elle n'ait pu continuer à sa charge comme l'était le père ; et ce d'autant plus qu'elle aurait été la seule, son frère ayant été rapidement



indépendant.

Nous aurions cependant aimé en savoir plus sur la place qu'occupait sa scolarité dans le désir des parents ; est-ce que par exemple ses réussites l'érigeaient en exception chez elle, fascinant tout le monde et la mère, ou laissaient-elles les parents indifférents ou encore ambivalents.

- "Et avec votre mère ?

- *Eh bien on se disputait souvent, je m'énervais souvent parce que mes parents sont quand même un peu spéciaux, un peu spéciaux, j'en sais rien je sais plus.*" Jusqu'à présent le personnage maternel n'avait été évoqué que dissimulé dans l'anonymat du couple "*mes parents*". C'est l'investigateur qui l'introduit ; et la première représentation qui s'offre à elle est une scène de dispute, il ne peut être question d'amour... Pourquoi s'énervait-elle ? Là encore l'image de la mère est évitée pour être englobée dans la formule "*mes parents*". Qu'avaient-ils de spécial ? N'était-ce pas plutôt ce qu'elle éprouvait à leur égard qui était spécial (mécanisme d'identification projective). Elle n'en sait rien, elle ne sait plus, nous dirions volontiers qu'elle n'a jamais pu y penser car de ce qui se jouait alors le représentant n'était pas la représentation mais la pulsion.

- "*Je me, longtemps pendant très longtemps, depuis l'âge de 18 ans, je suis partie pour fuir un peu le milieu familial, pendant très longtemps. J'étais agressive avec mes parents*". Elle a tellement hâte de fuir en pensée cet irréprésentable comme elle a fui autrefois dans le réel, en partant de son milieu familial, le sens du lien qui l'unissait à sa mère et à son père et ce qu'elle pouvait ressentir en leur présence, que ses pensées se télescopent ; elle évoque son départ avant ce qui l'a précédée, à savoir sa réponse agressive à l'égard de ses parents. Comme si il fallait en partir avant que d'y retourner même en pensée.



Ce qu'elle laisse penser est que cette agressivité est une tentative ultime pour se déposséder des parents, de la mère, s'en différencier, tentative en rapport avec le thème incestueux qui se solde par un évitement presque phobique de l'objet ; par sa fuite elle l'éloigne de son contact, de sa vue etc...

Sa persévération à insister sur la durée de cette aversion (*"longtemps, pendant très longtemps"...*) suggère un temps qui voudrait s'étirer afin d'effacer l'avant 18 ans, s'en disculper, comme si plus jeune elle s'était compromise dans le monde maternel (et nous nous souvenons qu'après avoir relaté l'accident de son père, elle a gommé toute la période de 4 à 18 ans).

..... *" Mon père avait des manies comme il était paralysé, un peu grenouille de bénitier, alors ça me posait des problèmes parce que j'arrivais plus à tolérer tout ça, à supporter".* L'évocation se poursuit en silence. Cherche-t-elle à nouveau à lier cette agressivité à une représentation.

C'est le père qui surgit comme support précis de ce qu'elle ne pouvait plus tolérer chez elle, tandis qu'auparavant le qualificatif de "spécial" suggérait quelque chose d'indéfinissable ayant trait plus probablement à ses relations avec la mère.

Le terme "grenouille de bénitier" qui s'applique d'ordinaire au monde féminin connote bien le manque du père. Et son exaspération devant ce manque n'est-elle pas d'autant plus amère qu'il la renvoie obligatoirement à la mère et au caractère spécial de son désir pour elle ; des deux faces du couple elle ne peut s'en représenter qu'une, le père mais celle-ci ne reflète que trop, en négatif, ce qu'il en est de l'autre côté. C'est ainsi que nous comprenons ce qu'il y avait d'intolérable dans le *"tout ça"*.



- "Puis maintenant j'ai l'impression qu'ils sont encore plus doués que moi parce que j'arrive plus à rien faire, je suis tellement complètement vide que j'ai l'impression maintenant qu'ils sont bien plus doués que moi ; ma mère est très active finalement, elle a de grandes qualités comme en ce moment à côté de moi c'est pas comparable, je suis vraiment incapable de faire quelque chose alors finalement elle est capable de faire des tas de choses..... et puis ils sont très gentils avec moi..... Ils sont un peu dépassés bien sûr, comme moi aussi, un peu dépassés par les événements parce que vraiment je sais plus où j'en suis du tout, je sais plus ce qu'il faut faire." A présent son impression est différente, les rôles sont inversés ; mais ce n'est que face à son sentiment d'incapacité et de vide actuel qu'elle peut reconnaître des qualités à sa mère comme si l'essentiel pour elle était d'en être différente à tout prix. La référence spontanée à la mère démontre par ailleurs que c'est bien avec elle qu'il s'agissait de ne pas se confondre, dans l'ensemble de ses énoncés antérieurs.

- " Quel âge ont-ils ?

- Mon père va avoir 67, puis ma mère 64, je crois.

- Et vous ?

- 30.

- Et votre frère ?

- 33 ; mon frère il est parti en pension assez tôt comme il était très turbulent, très pénible, ma mère ayant beaucoup de choses à faire, mon père à sa charge, elle l'a mis en pension et je crois que finalement pour moi ça a été, c'est pas que je m'entendais particulièrement avec lui parce qu'il était assez terrible comme enfant, mais pour moi ça a été dans le fond, ça pas été une bonne chose parce que je



*me suis retrouvée toute seule avec mes parents très longtemps et puis je travaillais bien à l'école".* A l'arrière plan de l'évocation de la mise en pension du frère on perçoit les reproches de la petite fille : que la mère se soit trop souvent séparée d'elle parce qu'elle avait beaucoup de choses à faire, s'occuper du père par exemple. Et la réversibilité absolue du reproche : qu'elle ait écarté ce frère qui bien que turbulent et pénible aurait pu constituer pour elle un repère identificatoire valable et un obstacle à son désir de garder la mère pour elle seule.

A nouveau lors qu'elle se retrouve en pensée seule avec ses parents c'est une absence de représentations, un vide qu'elle comble par des représentations ayant trait à l'école. Le seul élément qui surgisse est le poids du temps, un temps qui ne semble avoir ni commencement, ni fin, temps d'un face à face avec les parents, la mère en particulier, qui est de l'ordre de l'irreprésentable, de l'inconcevable.

- *"Alors évidemment j'avais ça qui me passionnait, oh j'ai du tenir le coup justement parce que j'avais cette passion, mais autrement je sais pas, parce que finalement c'est pas gai chez moi, y a pas de la gaité, l'ironie tout ça."* Ce qui est évident s'impose aux yeux, décourage la curiosité ou l'aveugle.

*"Evidemment"* il ne peut être pensé de passion que hors du monde maternel ; et elle met l'accent rétroactivement, dans le hic et le nunc de l'entretien sur son non recours à la famille pour son devenir ; elle a tenu le coup toute seule grâce à sa passion des études, mais elle ne leur doit rien ; d'ailleurs s'il n'y avait rien de chaleureux à puiser chez elle (la gaité, l'ironie). Etait-ce donc invivable, et pourtant elle a vécu.

Souhaiterait-elle à présent gommer de sa pensée l'ensemble des liens objectaux de l'enfance avec la mère, avec



le père "déposés en elle".

- "On parlait chez vous ?

- Oh oui mais pour toujours la même chose ; on parle pas tellement, tellement. C'est toujours le même refrain, et ça j'ai l'impression que c'est pour ça que moi j'ai du mal à parler, j'ai trop vécu longtemps comme ça sous cette emprise..... Il y avait des périodes où je me suis mise, en général c'était des périodes qui précédaient une crise justement, où il y a des périodes des moments où je me mets à parler beaucoup et justement mes parents trouvaient ça bizarre que je parlais comme ça parce que d'habitude c'était pas dans ma nature de parler alors j'ai quelquefois je suis parvenue à parler, je me sentais bien dans ma peau et puis tout de suite après je tombais dans l'irréel, dans un rêve puis je faisais, je faisais une dépression." L'investigateur suit le mouvement ; est-ce qu'on lui donnait des mots ? Il semble bien que oui, des histoires de compagne sans doute... Elle s'empare de cette perche pour esquisser un thème d'influence ; elle constate qu'elle n'a pas échappé à l'emprise de son milieu, elle a trop vécu longtemps comme ça sans recours extérieur possible.

Est-on ici en présence d'un syndrome d'influence à minima, où ce qui manque le plus aveuglément dans ses énoncés, à savoir l'explicitation de représentations convenables, relatives à son amour pour les parents et à ses liens objectaux de l'enfance (elle n'a fait état que de son aversion pour eux à partir de 18 ans) fait retour à l'extérieur, une fois renversé et projeté, sous forme d'une emprise néfaste.



### 3) Synthèse et constructions

Au terme de ce mot à mot nous aimerions aborder brièvement les issues identificatoires de Melle P à travers les moments principaux de son récit.

Sur la première enfance Melle P ne nous dit rien et la pauvreté des références relatives à cette période n'est pas bien significative ; tout au plus peut-on supposer chez elle une plus grande intensité de l'amnésie infantile en fonction des exigences de contre-investissement de la représentation maternelle.

Nous savons seulement que son père travaillait, il avait de la vigne dans le Beaujolais. Son frère, aîné de 3 ans était encore à la maison. Il semble qu'un élan vers le père ait été alors possible avant l'accident permettant une triangulation primaire (séparation d'avec la mère).

L'accident, elle avait alors 4 ans, suscite une crise grave de la triangulation. Car le père impotent se trouve désormais à la charge de la mère. Tout mouvement vers lui la ramène en boomerang vers celle-ci, le triangle s'aplatit. Et dans l'après coup du récit elle ne peut que tenter d'effacer tout lien qui avait pu les rapprocher avant la paralysie, le père ayant maintenant basculé dans le monde maternel.

La présence du frère implique une nouvelle triangulation possible d'autant qu'il semble tenir tête à la mère. C'est un support identificatoire qu'elle paraît ne pas avoir refusé(*...C'était pas une bonne chose pour moi*...). Mais la mère vient l'évincer assez rapidement en le mettant en pension. Dès lors il ne lui reste plus que le tiers divin auquel elle va s'accrocher jusqu'à l'âge de 18 ans. On a vu comment il était lui aussi contaminé par la mère au cours de son année de philosophie et basculait dans l'univers maternel. C'est



à ce moment que son identité devient problématique ("*je ne savais plus pourquoi je vivais, quel but j'avais dans la vie*"). Nous n'avons pas à nous étonner que dans l'après coup de ce nouvel échec elle s'évertue à faire le vide des représentations relatives à ses liens objectaux antérieurs à 18 ans ; car ce qui y serait figuré serait traces de sa compromission dans le monde maternel. Elle a été élevée entre ses parents, elle a tenu le coup parce qu'elle avait la passion des études comme si l'amour de la mère et pour la mère n'avait jamais existé.

La perte de ce dernier écran constitué par la croyance en Dieu réalise une menace de confusion du côté de la mère ; nous avons l'impression que c'est à ce moment que se cristallise le destin psychotique.

L'activité scolaire lui servait à se libérer de l'ambiance familiale, à contreinvestir la mère(...*et puis je travaillais bien à l'école*...) A présent cette activité va être investie doublement : poursuivre des études, être la seule à en faire, c'est sortir de son milieu, c'est se faire contre la mère ("*je voulais continuer mes études à tout prix*"...) Mais cette contre identification se solde par un échec : elle se sent mal à l'aise dans ses rapports avec les autres, dans son milieu professionnel "*comme elle venait d'un milieu très... très peu intellectuel*".

Comment comprendre cet achoppement autrement que comme une incapacité à se déprendre de son milieu, de sa mère. Sa trace reste permanente et fixée, enclave contre investie certes, mais par laquelle il manifeste son emprise sur elle dans un remodelage projectif.

Une opposition radicale se dessine entre deux lignes de représentations : celle qui vise à atteindre cet idéal édifié contre la mère et qui revendique sa différence (elle s'est faite en dehors d'eux et s'est sentie supérieure)



et celle qui constate maintenant sa ressemblance (ses complexes d'infériorité en société, comme elle venait d'un milieu très peu intellectuel ; elle n'a pas échappé à l'influence du milieu, elle a trop vécu sous cette emprise.)

Mais elle ne peut résoudre cette contradiction qu'en en faisant un problème de classe sociale. Telle est sa clôture ; elle ne peut ni penser les traces de sa compromission dans le monde maternel (ses ressemblances) ni ses réactions défensives qui ont tenté d'effacer ces traces (sa différence). Car il lui faut effacer également l'appareil à penser qui pourrait penser l'effacement.

En résulte le vide dans la tête, l'hallucination négative de la pensée ? Et ce vide est bien à mettre au compte d'une attaque des processus de liaison en tant qu'ils sont une fonction d'éveil de la conscience à la réalité psychique. Il est à distinguer du vide de la dépression par perte d'objet ou blessure narcissique où le surmoi interdit d'exprimer le ressentiment de l'abandon de l'objet. Et si elle parle de dépression c'est au sens de collapsus psychique qu'il faut l'entendre : rien ne se marque dans sa tête, pas plus qu'elle n'arrive à émettre des idées, c'est le néant total. Paralysée dans sa pensée, comme son père l'était dans son corps elle épuise toute son énergie à contre-investir la présence abusive, intrusive de l'objet maternel sans pouvoir jamais le représenter, le tuer par la pensée. On peut même avancer que ce qu'elle vit à certains moments est fort proche d'une dépersonnalisation ou dépersonnation (*"je suis comme dans un état second, je suis mal dans ma peau"*).

A ce sentiment de vide s'opposent les moments délirants ; il est difficile d'en donner une interprétation correcte, étant donné qu'ils ne sont restitués que de



façon fragmentaire. D'autre part nous ignorons à quelle occasion ils surviennent, quel en est l'inducteur : quand elle va trop bien, sous entend-elle par là une liaison amoureuse ; et nous nous souvenons qu'elle a fait une première décompensation à caractère érotomaniacal pendant son année dans le Nord, encore mal critiquée aujourd'hui (*"je me demande tout le temps si c'était vrai ou pas"*) Toujours est il que les phases ultérieures revêtent au début une allure maniacale, elle parle beaucoup, est excitée dort peu, pour régresser rapidement vers la composante schizoparanoïde. Ne faut-il pas voir là l'ébauche de défenses maniaques pour se libérer de la toute puissance de l'objet maternel, libération dans sa pensée, elle peut s'exprimer, libération au niveau du corps, elle se sent bien dans sa peau. Et quand elle insiste sur la prise abondante d'antibiotiques avant ses crises, bien qu'elle n'en soit pas tout à fait dupe, peut-être peut-on entendre, dans un remodelage projectif, sa tentative de tuer la mère en elle ; les antibiotiques ne sont-ils pas destinés à détruire les mauvais germes.

Mais cet effort aboutit à un semi-échec puisqu'apparaissent les éléments schizoparanoïdes.

Alors ce qui était l'indicible dans le dedans, à savoir l'excès de présence de l'objet maternel et l'incapacité à être seule, vient se verbaliser une fois négativé et projeté dans le dehors. Elle est un peu le centre du monde, elle a un pouvoir on la poursuit, on veut l'enlever, on la rend électrique ; n'est-ce pas là le retournement de son propre désir d'emprise sur la mère qui est pour elle le centre du monde.

Ou bien faut-il voir dans la mission qui lui est confiée une communication retrouvée avec un Père ? Ce que nous désirons surtout souligner est la capacité formidable de liaison qu'opère le délire, liaisons secondaires subornées par les processus primaires ; tout fait



sens, elle regarde la télévision et fait des rapports avec elle-même, elle interprète les événements, les actes des autres, repasse sa vie au peigne fin. Et cet excès de signification ne prend que plus de relief au regard du vide qui lui succède. Des pensées certes, mais sans penser ; elle va quêter alors un contenant, se réfugier à l'hôpital, ou auprès de son médecin avec lequel une relation positive s'est établie par l'intermédiaire de cures d'électrochocs réelles ou imaginaires dont le pouvoir bénéfique qu'elle leur attribue est issu directement de ses thèmes délirants.

Mais de son délire une fois "cassé" elle ne peut rien réintrojecter. Reste le vide.



B) Ile observation

Melle V est une étudiante en lettres née en 1946 que nous avons connue au cours d'une hospitalisation de jour au long cours puisqu'elle a débuté en avril 1975 et qu'elle n'est pas encore terminée. Elle avait déjà été soignée à l'âge de 17 ans en Angleterre où elle était chez une correspondante, puis ensuite aux rives de Prangins en Suisse. Elle a fait également un séjour en clinique psychiatrique à Lyon en 1974. La prise en charge hospitalière actuelle est associée à une psychothérapie à l'extérieur.

Nous nous proposons de retranscrire un des entretiens que nous avons eu avec elle, entretien qui revêt plutôt l'allure d'une évacuation de pensées dans l'autre que d'une communication véritable.

Mais auparavant nous aimerions la présenter brièvement et retracer les grandes lignes de son histoire.

Elle se montre plus que négligée, parfois franchement sale, mal coiffée, la démarche disgracieuse. Aucun effort de coquetterie pour être "sûre de ne pas séduire" dit-elle. Sa présentation physique se dégrade d'autant plus dans les périodes où elle va mal ; elle parle alors toute seule, sans répit, commentant ses moindres faits et gestes, comme si elle ne pouvait contenir aucune pensée, livrant ainsi à l'extérieur ou à qui veut l'entendre ce qui lui vient à l'esprit.

Parfois c'est un discours "incohérent" relatif à son histoire passée ou actuelle, dont la fragmentation fait que l'on s'y perd, un flot de pensées où se glissent des éléments évocateurs, qui pourraient faire sens mais qui sont aussitôt noyés dans une suite sans fin.

Au niveau des relations qu'elle a pu établir au



sein du groupe soignants-soignés, la marque prépondérante en est l'avidité; une avidité sans mesure où elle boit par le regard celles qu'elle voudrait pour sa mère, les suit pas à pas et ne peut s'en séparer sans une angoisse extrême.

De son histoire familiale elle n'a toujours donné que des lambeaux épars; il est vrai que la réalité extérieure est lourde. Elle est la cadette d'une famille de cinq enfants ; l'ainée est décédée en 1942 et les trois autres sont atteints d'une maladie de Friedreich, ataxie héréditaire selon le type récessif, caractérisée par des troubles de la coordination motrice.

La découverte de cette affection familiale remonterait à sa propre naissance, à l'occasion des premiers troubles du frère ; pour celui-ci en effet la maladie a débuté dans la petite enfance ; pour les deux autres filles vers l'âge de 20 ans. Melle V est la seule de la fratrie qui soit indemne mais jusqu'à l'âge de 25 ans personne n'a pu dire si elle serait atteinte un jour.

D'autre part, l'ainée des soeurs, célibataire, a eu un enfant mort peu après la naissance ; la cause de ce décès reste indéterminée bien qu'elle l'attribue pour sa part à la tare familiale.

De son enfance nous savons seulement que vers l'âge de 3 ans ses parents, occupés à gérer leur commerce, la confient à son grand-père maternel. Celui-ci séparé de sa femme, a été recueilli par sa fille à la suite d'un handicap physique consécutif à un accident.

Elle poursuit une scolarité brillante, passe le baccalauréat avec mention et entreprend une licence de lettres qu'elle n'a pu mener à terme. La fin de la seconde enfance et l'adolescence restent cependant marqués par



l'installation et les progrès de la maladie chez ses soeurs.

A l'âge de 17 ans elle part en Angleterre dans la famille d'une correspondante. Elle fait là une première décompensation liée à son impossibilité à intégrer tout désir hétérosexuel à l'endroit du frère de sa correspondante.

Cette expérience dont elle sort très humiliée narcissiquement reste une brèche dans son histoire ; elle la traverse de façon répétitive sans être maîtrisée à l'état de souvenir. Ecoutons de quelle façon.



1) Entretien

- Mlle V. : Je voudrais que vous me disputiez d'abord pour ce qui ne va pas ; c'est pas disputer, c'est prendre conscience de à nouveau, puisque je parle encore parfois toute seule, je fais l'hélice comme dit le Docteur T.
- Vous faites ?
- L'hélice... je veux éviter un problème alors je parle toute seule parce que j'ai entendu mon frère parler tout seul quand j'avais 4 ans, oui c'est pas une raison, quand vous m'avez...
- L'hélice ?
- L'hélice.
- Qu'est-ce que c'est ça l'hélice ?
- C'est parler toute seule quand j'ai peur que je veux pas faire quelque chose ; il y a un docteur qui ne m'a pas fait de mal qui m'a dit il faut que.... c'est pas parce qu'on ne voit pas les personnes qu'elles n'existent plus ; alors là de ce côté là j'ai pas fait de progrès mais je veux surtout que vous m'appreniez à ne pas mentir mais je passe pas mon temps à mentir ..... à pas me détruire, à pas détruire le peu que je fais à aller récupérer sur la machine à coudre, ce matin... c'est vrai j'ai récupéré ce que l'on m'avait enseigné puisque sans dire du mal de ma mère, quand j'avais commencé avec sa machine à coudre à pédale elle m'avait dit que mes frères et soeurs pouvaient pas coordonner mais ça a bon dos ça alors je peux me servir d'une



machine à coudre, mais c'est pas l'important c'est par rapport à mes médicaments que vous pourriez me parler, le 1er avril vous m'aviez donné une ordonnance, j'ai pas pris mon Temesta ce matin pourquoi... cette nuit j'ai bien dormi avec.... j'ai pas à me lever... avec avec le avec le avec le Mépronizine c'est un même médicament, c'est un médicament le même que celui qu'on me donnait à la clinique ; vous pourriez me faire taire immédiatement en me donnant un traitement plus fort et je dirais plus rien, je serais assommée ..... alors je peux vous dire merci de ne pas m'avoir donné un traitement plus fort parce que vous auriez pu m'assomer et j'aurais été consciente de rien mais je me serais tenue tranquille pour vous et pour les autres... mais je dois pas mentir, non j'ai peur parce que j'ai l'ancien réflexe comme à la maternelle, j'avais peur parce que j'avais pas la conscience tranquille, il y a des moments même quand j'ai la conscience tranquille j'ai peur... ça c'est vrai, non je me tais, j'attends que vous me disputiez.

- On avait pas l'intention de vous disputer, on est là pour parler pas pour vous disputer.

- ..... Quand quelqu'un a un acte de bonté ça me fait pleurer, alors ça c'est de la sensiblerie ; quand vous m'avez donné du pain c'est parce que j'avais menti que vous m'avez donné du pain parce que (elle grimace). Quand on a donné une chance à quelqu'un qui ne l'a pas utilisé complètement on la lui ferme la chance, on lui ferme la chance ; on m'a fait comprendre que si j'envoie ce devoir, le devoir d'histoire c'est grâce à ma mère que j'ai pu l'envoyer, mais j'étais lucide j'ai vu que c'était de la compilation que j'avais fait sur la France et les Français en 1914 parce que c'est vrai quand j'ai eu 10 1/2 l'année dernière au devoir de grammaire il y a des moments où je délirais même pendant les cours, c'est vrai que j'ai peur de



*l'électricité mais si je vous explique la vraie raison elle est pas liée au quand je mets la prise.... quand j'ai suivi des cours par correspondance par le cours Bordas, si c'est un simple problème de physique et qu'on le résoud il n'y a pas de difficultés, mais j'avais mis une éponge mouillée sur un interrupteur, là c'est vrai, et j'avais eu une croûte orange sur la main droite mais çasert à rien, là je fais l'hélice, il est évident que si ici même à l'hôpital je viens avec une éponge mouillée et que je mets là pour nettoyer parce qu'il y a une tâche là que je mets, je reçois du courant (elle s'est déplacée vers la prise) donc, c'est moi, là c'est une action concrète, mais quand je fais quelque chose que je ne fais pas que je devrais faire, c'est moi qui en paye les conséquences, ça c'est vrai, c'est logique bien que mon discours soit du coq à l'âne, mais c'est pas un discours... quand on a peur de quelque chose c'est qu'on est en tort ? ... je fais une question là (murmuré) ... vous êtes là pour me parler, moi je suis pas là pour vous mentir ..... je vais nettement mieux que quand je pleurais, ça c'est vrai ..... vous croyez que je joue la comédie ? croyez-vous plutôt, en français correct (murmuré).....*

- Vous pensez qu'on pourrait croire ça de vous ?

- *Parce que mes parents l'ont cru que je jouais la comédie, y a des moments parce que j'ai quelque, parce que je voudrais (sourir) si je dis quelque chose c'est affreux, quand je suis malade je voudrais que les gens soient mon père ou ma mère... je suis pas malade (murmuré) ... pourquoi je dis ça, je voulais à l'école, à l'école ça c'est vrai je voulais que l'institutrice soit ma mère et je vais plus à l'école maintenant et je suis plus écolière, à l'école maternelle je voulais que l'institutrice soit ma mère .... mais c'est passé.....*



pourquoi je veux que les gens soient ma mère (larmoyé) parce que j'ai pas guéri en plein mais je peux le dire sans pleurer, sans faire de grimaces, on peut ne pas être guéri et travailler et vivre, je suis pas j'ai pas guéri en plein de ce qui m'est arrivé en Angleterre, mais il pouvait y avoir des quiproquos ? C'est moi qui avais mal agi, Mme E. elle aurait pu me mettre dans une maison de correction Mme E. ?

Pourquoi elle a pas compris qu'il lui aurait suffi de me donner des médicaments pour me faire dormir puisque j'avais mes règles et que comme disait Mme A. je n'étais pas partie de chez mes parents à 17 ans et c'était vraiment nouveau pour moi, et je haïssais Roger E. à partir du moment où il m'avait fait un compliment sur un dessin, sur le dessin de ma petite cousine que Mme A. elle l'a ce dessin, mais je sais très bien que les dessins que je fais ils sont pas beaux, que ceux que je fais là... mais ça me soigne dans la mesure où j'essaye de réfléchir en dessinant puisque je réfléchis plus, il y a des moments où je ne réfléchis plus, ça m'est plus commode ..... parce que je me suis laissée envahir par l'affectivité parce que je me suis je quand je suis partie .. je je j'étais restée que 21 jours ça devait suffire mais ma mère a signé une décharge parce que, c'est moi qui voulais pas rester là bas mais j'aurais dû lui expliquer à ma mère que au bout de 21 jours j'étais moins mal parce que je comprenais mieux l'anglais donc mon ingorance mais quand le Dr P. m'a parlé en anglais et m'a dit "je vous ferai pas de mal mon petit, c'est pour votre bien " il m'a fait des électrochocs... si je lui avais parlé que je lui avais dit "je veux plus revoir Mme E. mais ça a bon dos Mme E. elle a bon dos Mme E. mais elle peut m'aider Mme E.

- Ça se passait en quelle année ?



- Il y a longtemps, en 1964, mais pourquoi, vous pouvez dire alors vous faites exprès, puisque vous allez encore en parler encore pendant 20 ans de Mme E. ; mais parce que quand j'ai vu le Professeur G. j'ai pas osé lui dire ce que j'avais fait chez Mme E. Si je vous le dis à vous, vous allez me mettre en prison ? .....  
 .....<sup>pleure</sup>..... J'aimais pas Roger E., je l'aimais pas et j'ai parlé toute la nuit, j'ai dit des bêtises quand j'avais mes règles, mais j'ai pas voulu déplacer les meubles de place et quand Mme E. elle m'a enfermé avant l'ambulance je me suis sentie fermée, comme j'étais toute seule, alors j'ai donné des coups de pied sur son piano parce que j'avais de la jalousie, c'était de la jalousie et quelqu'un qui se tient mal chez des gens.... je mens..... je l'aimais pas Roger E. mais peut-être qu'elle a cru que j'étais malhonnête avec son fils pourquoi elle a fait appeler un docteur que j'ai jamais vu, là je vous mens pas, docteur B. je vous mens pas, je l'ai jamais vu le docteur, il m'a pas interrogé mais au bout de 9 jours elle a appelé une ambulance et elle criait "il faut l'attacher" et les ambulanciers ne m'ont pas attaché, il a fallu qu'ils lui répètent pour qu'elle prenne conscience de ce qu'elle disait, "faut l'attacher, faut l'attacher". Là je leur ai dit je savais avec le prdsent-perfeckt, je savais l'utiliser le prdsent-perfeckt qui était du niveau de 6ème ou de 5ème, pour me défendre pour pas qu'ils m'attachent donc elle, elle m'a cru plus malade que j'étais cette femme mais **j'ai pas** le droit de lui en vouloir et pourquoi ma mère elle m'en veut parce que je lui ai pas écrit mais elle comprend pas qu'il y a un soir je faisais le guignol, j'avais 17 ans, avec avec avec une dame qui surveillait parce que je voulais manger un morceau de pain, je voulais qu'on me parle en français, elle a appelé elle a appelé deux infirmiers avec une camisole ils m'ont pas fait de mal mais ils comprenaient pas... et on ne doit pas



déranger les gens la nuit.. alors je dois pas continuer de déranger ma mère la nuit d'ailleurs quel âge j'ai, je vais avoir 30 ans donc je méritais une paire de gifflés, pourquoi elle m'a pas donné une paire de gifflés la surveillante quand j'étais dans la salle avec eux qui me regardaient avec un oeil de verre, ils étaient tous les deux ils me regardaient mais ils comprenaient pas et après je me suis endormie, j'étais donc dans une chambre seule.... alors l'affectivité faut pas la voir il faut respecter la discipline, faut respecter la discipline, j'aurai, je me suis pas débattue non plus, j'étais pas malade, quand ils m'ont mis la camisole je me suis pas débattue parce que je me disais ils comprenaient pas, ça je le revivrai jamais. Mais qu'est-ce que j'avais fait en dehors du jour, j'avais parlé toute la nuit pendant trois nuits parce que je lisais, elle les a rendu, je lisais les livres en français puisque je comprenais ce que me disais Queenesse et si je vous dis la vérité j'aurais voulu qu'il y ait que Queenesse Mme E. et qu'il y ait pas l'image du père et du fils représenté par Roger E. et ça je pouvais pas le dire on venait de me faire des électrochocs y avait moins de 3 semaines mais j'avais fait vraiment une bêtise, on interne pas quelqu'un comme ça, j'avais été une nuisance, je vous énerve puisque vous faites comme ça, j'en sais rien..... je me tais maintenant ..... non je suis là mais vous allez me dire maintenant je suis capable, il faut que je m'en aille, le Docteur T. m'a fait comprendre que c'était pas comme le Docteur B., quand le Docteur B., quand le Docteur B., quand le docteur quand le docteur P. m'a vu arriver il ne me connaissait pas, donc quand il m'a interrogé dans un entretien sur mon frère et ma soeur, qu'il me disait d'écrire en anglais ou en français j'aurai mieux aimé qu'il me parle de moi que de mon frère ou de ma soeur mais maintenant mon frère ou ma soeur ils ont fait des efforts,



on les a soigné, on les a aidé donc ils me gênent pas mon frère ou ma soeur c'est moi.... pourquoi j'ai un caractère faible si on ne me dit pas "Avance, marche, avance" avant je me le disais à moi-même... je dois pas mentir... Quand on gâte quelqu'un on le pourrit..... vous êtes pas une poubelle.... ils m'ont posé la question par l'intermédiaire d'un poème si j'étais lesbienne, je suis pas lesbienne, je le sais, je suis ni lesbienne ni homosexuelle, je suis normale Mme E., ce que je voudrais savoir pourquoi Mme E. ne m'a pas mis dans une maison de correction parce que quand je suis arrivée à l'hôpital ils m'ont mis une chemise et je voulais pas voir partir Mme E. et comme je parlais mal l'anglais j'ai dit "You are my sister" à une portugaise, elle avait le même type que ma soeur, j'aimais ma soeur, (pleurniche) j'ai détesté ma soeur à partir du moment où elle a eu des, où elle a eu des envies sexuelles, ça c'est vrai, je l'ai jamais dit parce que je voulais que ma soeur reste avec moi puisqu'elle était déjà partie quand elle allait être soignée par le Docteur S., mais maintenant ma soeur elle est pas un chien, elle est une femme je la respecte mais c'est moi après qui fait des bêtises donc je vais aller au commissariat on va me mettre en prison, j'aurais voulu qu'on me mette en prison il y a passé un moment mais je veux plus qu'on me mette en prison... je me sentais en prison l'année dernière chez mon père et ma mère parce qu'ils comprenaient pas quand je parlais toute seule parce que pour tenir je récitais des choses que je lisais, tout doucement ou je marmonnais parce qu'ils me parlaient pas d'eux et étaient exténués alors ils croyaient que je mentais quand je me suis faite enfermer le jour du 1er Mai que ma mère m'a fermé avec les clés, j'ai pas su si c'était moi qui savait pas ouvrir... non mais je m'arrête parce que je fais l'hélice, vous allez me gronder.

- Qu'est-ce que ça veut dire faire l'hélice ?



- Oh j'ai peur

- Qu'est-ce que ça veut dire faire l'hélice ?

- Ça veut dire tout mélanger et pas arriver à dire pourquoi on a peur... je me me... comme je me suis refusée à manger en 66, ça c'est vrai, il y a des moments où je me refuse de lire, donc je parce que je me dis je me dis vraiment je suis bête, ça a bon dos de dire je suis bête pendant que je dis je suis bête je gagne du temps vous allez me dire, je me crois bête parce qu'il y a un moment j'ai perdu la faculté de raisonner et je me suis posée la question "en 6ème est-ce que je raisonnais ? - en 6ème est-ce que je raisonnais ?". Aïe faut que je m'approche (elle s'avance) j'ai peur je dois pas jouer là comédie, je voudrais, je voudrais que Mme M. soit ma mère, ma mère, j'ai commencé à dire ça à l'école maternelle, parce que ma mère comprenait pas qu'il fallait me visser (gémissement) comme mon grand-père et que mon grand-père il m'avait attaché moralement mais c'est fini maintenant on n'attache plus, c'est ça la liberté on n'attache pas les gens quand ils veulent pas, quand ils veulent pas s'attacher eux-mêmes je vous dis des bêtises, je voudrais que vous me compreniez mais pas, pas que je vous me mente, je vais envoyer mon devoir de géographie... j'ai revu.... ce qui m'a fait de la peine je peux vous dire la vérité... ce qui était normal en 4ème j'avais eu là c'est bien mais j'en avais eu qu'un, j'avais eu un premier prix de sciences naturelles mais ça me fait de la peine, j'ai relu le livre de 4ème il y a des choses qui me sont revenues mais parce que j'avais travaillé, quand on trav. quand vous me disiez, vous vous disiez la vérité, si vous voulez travailler vous m'aviez posé deux questions, mais moi je fonce toujours tête baissée



*je réfléchis pas j'aurais dû écouter, vous m'aviez dit "ou là vous restez là, ou vous partez l'après-midi", j'étais pas encore capable d'organiser mon travail seule et là c'est pas un oeuf, c'est pas un oeuf maternel mais je sais que je vous dis des bêtises, il y a des progrès que j'ai fait pourquoi je les accepte pas, il y a des retards aussi je vous énerve vous allez me dire y en a assez du cinéma.*

- *Il y a une chose que je me pose comme question c'est pourquoi vous êtes amenée à parler constamment ?*

- *..... Parce que j'arrive pas à parler à quelqu'un sans qu'au bout de cinq minutes je l'énerve, je l'ennuie, énerver ça veut dire enlever un nerf, je l'ennuie alors personne ne me parle... puisque je fais comme ça... je comprends pas que l'autre est, si je faisais attention, je me laisse tellement envahir par moi-même que j'oublie que l'autre il a une vie des soucis, des ennuis, des peines et je sais pas l'aborder l'autre, je sais pas l'aborder. Je ressens la solitude aussi, là je la ressens moins quand on me fait partager quelque chose... quand vous m'avez dit que le café était bon, ça m'a fait plaisir mais j'avais envie de pleurer parce que je me disais pourquoi on me dit ça à moi (elle pleure).*

- *On va peut-être s'arrêter là*

- *Je vous ai menti, je veux pas vous mentir j'ai pas pris mon cachet ce matin... pourquoi vous m'avez pas disputé...*



## 2) Commentaire

Précisons que cet entretien s'est déroulé en la présence du médecin chef homme et que c'est à lui que s'adressait la patiente.

Il paraît difficile d'opérer des liaisons dans cette suite d'énoncés où les pensées juxtaposées ne semblent avoir aucun lien entre elles ou très éloigné, laissant de multiples blancs. La fragmentation prime sur l'élaboration réflexive, lorsqu'une liaison apparaît elle est aussitôt annulée (par exemple : *"je parle toute seule parce que j'ai entendu mon frère parler tout seul quand j'avais 4 ans, oui c'est pas une raison quand..."*) ; les élisions sont fréquentes, affirmations et démentis se succèdent (*"c'est vrai - non je me tais... je mens."*). Ce mode d'énonciation n'a-t-il pas pour but de brouiller les cartes afin que nul ne s'y retrouve, ni elle, ni nous. Et que dire de cette vitesse et de ce trop plein sinon qu'ils sidèrent notre pensée ; ne témoignent-ils pas également d'un défaut relatif au penser *"elle a perdu la faculté de raisonner... Elle ne réfléchit plus, ça lui est plus commode parce qu'elle s'est laissée envahir par l'affectivité."* Est-ce à dire que l'attaque des liens et des représentations lui permet dans une certaine mesure de ne pas se laisser envahir par une expérience dont la pensée susciterait des affects intolérables.

Et l'autre n'est-il pas là pour assurer un contenant non seulement à ses pensées mais aussi aux angoisses advenues à les élaborer ; l'élaboration est ardue et hasardeuse ; nous avons renoncé à suivre pas à pas le cheminement du discours ; nous avons pris comme point de départ à la construction que nous proposons la décompensation dans la famille anglaise et lorsque nous avons fait appel pour combler les blancs à des fragments d'autres entretiens nous les restituons tels quels. Cette contrainte d'associer sur d'autres énoncés que celui présenté ici témoigne bien par



ailleurs du morcellement des représentations qui viennent figurer la réalité intérieure de la patiente.

Il n'est pas abusif d'avancer que Melle V s'est trouvée confrontée lors de son séjour en Angleterre dans la famille de sa correspondante à des sentiments positifs à l'égard du frère de cette dernière, sentiments auxquels elle fait allusion sur un mode projectif dans la formulation : *"Mme E a peut-être cru que j'étais malhonnête avec son fils"*. Et les compliments qu'il lui avait fait sur son dessin ont été ressentis comme tentative de séduction, elle n'a pu le haïr (dénégation) à partir de ce moment-là. Son cycle menstruel venait d'autre part lui signifier qu'elle était un être sexué ; or il aurait fallu que Mme E lui donnât des médicaments pour la faire dormir et couper court à ses fantasmes.

Mais au delà de cette incapacité à assumer une position sexuée, nous sommes étonnés par son incapacité à dissocier le sexuel du prolifique ; elle dit ailleurs qu'elle restera célibataire et n'aura pas de relations sexuelles parce qu'elle ne veut pas courir le risque de donner naissance à des enfants handicapés. Elle a détesté sa sœur, et elle même, à partir du moment où celle-ci a eu des envies sexuelles, comme si ce qui était haïssable et coupable (*"elle a fait des bêtises, elle va aller au commissariat, on va la mettre en prison"*, comme les prostituées ?) était d'avoir des désirs sexuels sans se soucier du reste, de l'enfant, du désir d'enfant : *"Ma soeur elle est pas un chien..."*

Si nous laissons libre cours à nos associations afin de combler les blancs, n'est-il pas légitime de poursuivre jusqu'à la mère et de se demander si ce qu'elle ne peut élaborer par la pensée n'est pas la crainte que sa mère n'ait eu que des envies sexuelles ; car si la maladie familiale avait été découverte un peu plus tôt, avant sa conception, elle est celle qui n'aurait pas du être ;



elle dit en effet au cours d'un autre entretien *"on était cinq, une personne est morte en 1942, ma soeur pendant la guerre, et les trois enfants (elle ne figure pas dans les trois), ma mère a été héroïque elle en a élevé cinq ; heureusement le Dr L a stoppé après moi, ils ont utilisé la contraception... et j'aime bien mon père et ma mère parce que c'est moi qu'ils ont gâté le plus"*.

Comment ne pas questionner également le désir de la mère et du père à son égard ; c'est en effet au moment de sa naissance que se découvrait la maladie héréditaire chez le frère.

Toujours est-il que la coupure du sexuel et de la procréation devant laquelle elle se trouve confrontée *"dans le réel"* puisqu'elle ne doit pas avoir d'enfants, paraît venir menacer en boomerang sa propre existence.

Peut-être est-ce dans ce sens que nous pouvons comprendre pourquoi son existence implique de n'avoir pas d'identité sexuée ; elle ne peut élaborer devant tout couple le double désir oedipien de l'unir et de le détruire de peur de ne pas être présente même en tant que spectateur. Son existence implique aussi de maintenir une séparation, un clivage radical entre le père et la mère (*"elle aurait voulu qu'il n'y ait que Queenesse et Mme E. et qu'il n'y ait pas l'image du père et du fils..."*) et de séquestrer la mère, de s'assurer de sa présence même la nuit, de la retrouver partout, dans l'institutrice, Mme E, les soignants, mais au sacrifice de son identité. Car si la disjonction du père et de la mère la protège de l'anéantissement dont elle se sent menacée (*"Ma mère n'est pas un chien"*) elle ne la sauve pas d'un autre anéantissement : la perte dans la réalisation incestueuse.

Il faudrait la visser, l'attacher moralement comme l'avait fait son grand-père maternel pour qu'elle ne se laisse



pas aller à son avidité, ses vices, sa passivité : " Pourquoi j'ai un caractère faible si on ne me dit pas "Avance, marche, avance", avant je me le disais à moi-même... je dois pas mentir... quand on gâte quelqu'un on le pourrit... vous êtes pas une poubelle... ils m'ont posé la question par l'intermédiaire d'un poème si j'étais lesbienne... Ma mère comprenais pas qu'il fallait me visser comme mon grand-père et que mon grand-père il m'avait attaché moralement mais c'est fini maintenant on n'attache plus, c'est ça la liberté on n'attache pas les gens quand ils veulent pas, quand ils veulent pas s'attacher eux-mêmes." Ce qu'elle décrit là est bien l'impossibilité d'une introjection surmoïque ; mais la quête du Surmoi ne peut se faire qu'auprès de la mère, autrefois par l'intermédiaire du grand-père maternel, du fait du clivage au niveau du couple parental.

Cela n'a rien à voir avec un processus de triangulation car toute triangulation la renvoie à l'absence de la mère, à la non existence. Après le grand-père elle n'a pas trouvé d'autre barrière du côté de la mère, contre la mère.

Sans doute est-ce dans cet esprit qu'il faut comprendre les pensées de transfert adressées à son interlocuteur : demande de réprimandes, avec arguments à l'appui, plutôt que gestes de bonté qui pourraient séduire, car "l'affreux" est qu'il n'y ait pas d'interdit à désirer retrouver la mère partout.

Certes elle se laisse envahir par elle-même mais c'est aussi l'autre qu'elle envahit et occupe non sans ambivalence puisqu'elle dit : "l'énerver" au sens littéral du terme (la maladie familiale n'est-elle pas une maladie où l'on manque de nerfs).

Elle projette dans l'autre à jet continu ses pensées afin de se débarrasser des rejets pulsionnels impensables. Ce fonctionnement est sous-entendu par le fantasme d'une



#### IV - CONCLUSIONS



évacuation de déchets : *"Quand on gâte quelqu'un on le pourrit... vous êtes pas une poubelle"*. L'autre est un contenant compulsivement recherché comme lieu de l'identification projective, un oeuf maternel qu'elle recrée répétitivement. Si elle tente d'interrompre ce mécanisme, elle disparaît : *"Je vous énerve puisque vous faites comme ça, je me tais maintenant... non je suis là"*.

Et quand elle n'a personne en face d'elle c'est l'espace tout entier qui est chargé de la contenir : si elle parle toute seule, pour tenir, c'est qu'elle ne peut être seule.

Ce travail d'expulsion n'évoque-t-il pas cette époque où le sein-mère avait pour fonction principale d'être le contenant des angoisses et des peurs du nourrisson, de les "bonifier", de les penser.



D'avoir entendu des sujets dits schizophrènes, et plus généralement psychotiques, insister sur le vide de leur pensée a motivé notre étude.

Elle repose sur une théorie psychanalytique de la pensée. Le négatif est à la source du processus de pensée, l'absence de l'objet est ce qui en active la représentation ; d'abord réalisation hallucinatoire du désir et processus primaires, puis relance de la pensée proprement dite - comme établissement de relations entre les représentations sous l'influence du principe de réalité.

L'image acoustique et graphique vient ensuite affranchir la pensée secondaire d'une régulation exclusive et limitative par le principe de plaisir - déplaisir dans un mouvement de reconcrétisation et délimiter deux espaces séparés, Conscient et Inconscient.

A cet aspect quantitatif où les processus de pensée exigent une réduction de l'écoulement d'énergie à de petites quantités vient s'ajouter une dimension qualitative des pensées :

- ou bien les pensées sont utilisées pour modifier la frustration liée à l'absence de l'objet ; elles recèlent alors des éléments alpha, des représentations de la chose, différentes de la chose en soi et qui sont traités par l'appareil à penser,

- ou bien la frustration est fuie ; les pensées sont alors considérées comme de mauvais objets internes, éléments bêta qui sont évacués par une décharge analogue à la décharge motrice au moyen de l'identification projective et non traités par l'appareil à penser.

Le rôle de la mère, agissant comme récepteur de contenus aux premiers moments de la vie, est fondamental dans ce choix.

Cette destruction du pensoir nous paraît définir la



psychose = attaque des liens internes par les pulsions destructurées, effacement des représentations donnant lieu au sentiment de tête vide, à l'hallucination négative de la pensée.

A l'opposé le délire vient camoufler cette béance par un excès de signification.

Parfois sans qu'il y ait de construction délirante au sens nosographique du terme, est à l'oeuvre une économie où la projection dans l'autre d'éléments mutilés par la destruction fonctionne sans répit, témoignant de ce que la psyché doit constamment se débarrasser des rejets pulsionnels par une activité de pensée forcenée.

Surchauffe sémantique certes, mais pour qui ? Car le psychotique ne s'accorde aucun temps de réflexion pour commenter ses propres productions ; il les évacue dans un partenaire auquel il est demandé de les contenir et de les penser.

Ce défaut d'élaboration de ses pensées et de sa propre histoire lui barre l'accession au Je. Il reste parasité par l'objet originel, tantôt mauvais objet et contenu persécutoire à évacuer, tantôt bon objet et contenant à habiter.

L'objet reste clivé sans jamais être abstrait ni tué par la pensée ; car ce qui se donnerait à elle est du domaine de l'impensable, de l'inconcevable et non de l'impensé, l'inconçu, l'inconscient.

Si la mère ne se prête pas à une représentation acceptable qui apparaîtrait alors en effigie dans le réseau des représentations contenues dans l'espace de la pensée, n'est-ce pas parce qu'à l'origine elle n'a pu assumer une véritable contenance à l'enfant, en se laissant "avaler" dans l'introjection idéalisée et "déféquer" dans l'identification projective des aspects persécutoires, tout en sémio-  
tisant cet échange projectif ?



Simple interrogation qui en appelle une autre : avant de porter notre attention sur le matériel communiqué par certains patients n'est-il pas légitime de questionner leur façon de le communiquer et l'utilisation qu'ils font de leur appareil psychique.



## C O N C L U S I O N S

Notre étude a mis l'accent sur l'impact des pulsions agressives dans l'activité mentale du schizophrène : l'attaque dans le sujet de tout ce qui participe de la liaison, du rapprochement, liens internes avec l'objet, liens aussi entre les représentations psychiques et à l'extrême effacement des représentations psychiques elles-mêmes. Cette destruction compromet la fonction de l'appareil à penser les pensées, du "pensoir".

Ce point de vue paraît rendre compte de plusieurs faits cliniques : d'un côté le sentiment de tête totalement vide qu'éprouvent certains patients schizophrènes, de l'autre une activité mentale forcenée qui s'efforce de faire le vide en évacuant dans l'autre des pensées sans les élaborer.

Cette étude reste à l'écart de tout abord ayant pour unique objet le langage. Langage et pensée ne peuvent être assimilés bien que les impacts de l'un sur l'autre ne soient pas à ignorer notamment en ce que le langage vient parfaire le procès de la pensée.

Mais avant d'interroger chez le sujet schizophrène le langage et les conditions de sa possibilité nous avons mis en doute l'existence de l'espace intérieur qui contient les pensées. "Le moi schizophrénique est privé de la place de penser". (P.C. RACAMIER).

Le Président de la thèse  
(Nom et signature)

Vu, le Directeur de l'U.E.R  
Sud-Ouest.

J. GUYOTAT

J. NORMAND

Vu et permis d'imprimer  
Lyon le, 5 MAI 1977

Le Président de l'Université  
Claude Bernard. Président du  
Comité de coordination des  
Etudes Médicales

D. GERMAIN



B I B L I O G R A P H I E

BION (W. R)

- Learning from experience. London, Heineman 1962.
- Elements of psycho-analysis, London, Heineman 1963.
- Théorie de la pensée. Revue française de psychanalyse I,II, 1964.
- Transformation, London, Heineman 1965.

CASTORIADIS. AULAGNIER (P)

- La violence de l'interprétation. P.U.F 1975.

DONNET (J.L) et CREEN (A)

- L'enfant de ça. Editions de minuit 1973.

FREUD (S)

- 1900 La science des rêves. P.U.F 1971.
- 1905-1911. Cinq psychanalyses. P.U.F 1971.
- 1911. Formulations concernant les deux principes du fonctionnement mental.
- 1915. Métapsychologie. Gallimard 1968.
- 1920-1923. Essais de psychanalyse. Payot 1971.
- 1925. La négation in Imago, 11, p. 217 - 221
- 1925. Notice sur le bloc magique in Gesammelte Werke.

GEAR (M.C) et LIENDO (C)

- Sémiologie psychanalytique. Paris, éditions de minuit 1974.

KLEIN (M)

- 1921-1945. Essais de psychanalyse. Payot 1972.

LECLAIRE (S)

- Les mots du psychotique dans Problématique de la psychose - Laurin et Doucet 1969.

LUZES (P)

- Les troubles de la pensée en clinique psychanalytique. XXIX Congrès des psychanalystes de langue romane. P.U.F 1968.



RIFFLET LEMAIRE (A)

-Jacques Lacan. Bruxelles, Dessart 1970.

RACAMIER (P.C)

-L'interprétation psychanalytique des schizophrénies.  
E.M.C 1976.

SEGAL (H)

-1964. Introduction à l'oeuvre de M. Klein. P.U.F 1969.

SPITZ (R. A)

-1957. Le non et le oui. P.U.F 1962.

-1965. De la naissance à la parole. P.U.F 1965.

WATZLAWICK (P) et all.

-Une logique de la communication. Seuil 1972.

WINICOTT (D. W.)

-De la pédiatrie à la psychanalyse. Payot 1975.

-Les processus de maturation chez l'enfant. Payot 1974.

WOLFSON (L)

-Le schizo et les langues. Gallimard 1970.





